

CONJONCTION

No. 32

Jacques Léger. — L'Amérique latine et la France.
René Maran. — André Gide et l'Afrique.
Michel Berveiller. — Bellicisme et « humanités »
Gaston Duon. — La science du mensonge.

POEMES

Roland Dorcély, O. Dutra, André Mancel-Bize.

SILHOUETTES

André Gide, par Jacques Madaule.

COURRIER DE FRANCE

L'œuvre scientifique de Pascal (Paul Montel)
Les peintres et la peine des hommes (Jean A. Keim)
Les livres.

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI

L'émouvante minute du Quartier-Morin (Camille Lhérisson)
La Société Nationale d'Art Dramatique (Conjonction)
A propos de l'exposition du Foyer des Arts Plastiques (Roland Dorcély)
Une constellation littéraire de la Nouvelle-Angleterre (Eric Neff)
Préface à un roman d'André F. Chevallier (Simon B. Lando)
Livres et revues.

CHRONIQUE

INSTITUT FRANÇAIS D'HAÏTI

PORT-AU-PRINCE

CONJONCTION

No. 32

Jacques Léger. — L'Amérique latine et la France.
René Maran. — André Gide et l'Afrique.
Michel Berveiller. — Bellicisme et « humanités »
Gaston Duon. — La science du mensonge.

POEMES

Roland Dorcély, O. Dutra, André Mancel-Bize.

SILHOUETTES

André Gide, par Jacques Madaule.

COURRIER DE FRANCE

L'œuvre scientifique de Pascal (Paul Montel)
Les peintres et la peine des hommes (Jean A. Keim)
Les livres.

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAITI

L'émouvante minute du Quartier-Morin (Camille Lhérisson)
La Société Nationale d'Art Dramatique (Conjonction)
A propos de l'exposition du Foyer des Arts Plastiques (Roland Dorcély)
Une constellation littéraire de la Nouvelle-Angleterre (Eric Neff)
Préface à un roman d'André F. Chevallier (Simon B. Lando)
Livres et revues.

CHRONIQUE

INSTITUT FRANÇAIS D'HAITI

PORT-AU-PRINCE

CONJONCTION

Est le Bulletin de l'Institut Français d'Haïti.

SES BUTS

Diffuser les idées fondamentales qui caractérisent la pensée française vivante.

Resserrer les liens traditionnels unissant Haïti et la France.

Apporter une collaboration effective à l'épanouissement de la culture haïtienne.

Rendre compte non seulement des activités de l'Institut Français mais encore de l'activité intellectuelle d'Haïti.

«CONJONCTION» n'est pas une revue de propagande. Elle ne vise à aucune action politique ou confessionnelle. Elle sollicite la collaboration des auteurs haïtiens et étrangers.

SON MOT D'ORDRE

Tout faire pour que les hommes différents par leur hérédité, le milieu géographique et social qui les a modelés, par les disciplines intellectuelles qui ont formé leur pensée, puissent se connaître, se comprendre, et soient mis en mesure d'apporter leur contribution originale à l'élaboration d'une véritable conscience humaine.



ABONNEMENT ANNUEL
(6 numéros) :

En Haïti : 3 dollars
a l'Étranger : 3 dollars 50

Le Numéro est vendu : 3 gourdes (\$ 0,60)

Pour la publicité, qui est strictement limitée,
s'adresser à l'Institut Français.

Les livres et les manuscrits doivent être envoyés
au Directeur de l'Institut Français
3, Avenue Charles Sumner — Port-au-Prince — Haïti
Téléphone : 5452

SOMMAIRE

Jacques Léger.	— <i>L'Amérique latine et la France</i>	1
René Maran.	— <i>André Gide et l'Afrique</i>	5
Michel Berveiller.	— <i>Bellicisme et « humanités »</i>	8
Gaston Duon.	— <i>La science du mensonge</i>	11

POEMES

Roland Dorcély.	— <i>Nouvelle chanson</i>	19
	— <i>A voix haute</i>	20
O. Dutra	— <i>Des roses pour Margot</i>	21
André Mancel-Bize.	— <i>Le lac et le Narcisse</i>	22

SILHOUETTES

André Gide, par Jacques Madaule.....	27
--------------------------------------	----

COURRIER DE FRANCE

L'œuvre scientifique de Pascal..... par Paul Montel.....	31
Les peintres et la peine des hommes par Jean A. Keim.....	34
Les livres.....	36

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI

L'émouvante minute du Quartier-Morin..... par Camille Lhérisson .	47
La Société Nationale d'Art Dramatique.....	49
A propos de l'exposition du Foyer des Arts Plastiques..... par Roland Dorcély....	54
Une constellation littéraire de la Nouvelle-Angleterre..... par Eric Neff.....	56
Préface à un roman d'André Chevallier..... par Simon B. Lando...	61
Livres et revues.....	63

CHRONIQUE

.....	72
-------	----



S. E. M. Jacques Léger
Secrétaire d'Etat des Relations extérieures de la République d'Haïti.

L'AMERIQUE LATINE ET LA FRANCE

par Jacques LEGER

La presse de tous les pays, et en particulier celle d'Haïti, a consacré de substantiels comptes rendus au voyage de M. Vincent Auriol aux Etats-Unis.

Au cours de ce séjour désormais historique, le premier magistrat de la République française a été l'invité d'honneur de l'Assemblée des ministres des Affaires étrangères des Républiques d'Amérique. Pour souhaiter la bienvenue à leur hôte illustre, ces hommes d'Etat ont tout naturellement songé à désigner leur collègue haïtien. Sans doute ont-ils voulu signifier par ce geste qu'en notre époque si troublée, la traditionnelle amitié de nos deux peuples offre un réconfortant exemple à toutes les nations de bonne volonté.

Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs le texte du beau discours prononcé à cette occasion par M. Jacques Léger, Secrétaire d'Etat des Relations extérieures de la République d'Haïti.

Monsieur le Président,

A la République d'Haïti, pays de langue et de tradition françaises, berceau des premiers établissements de la France en Amérique, gardien jaloux du patrimoine spirituel légué par l'ancienne mère-patrie, est conféré, en la personne de son délégué, l'insigne honneur de souhaiter la bienvenue à Votre Excellence au sein de cette Assemblée.

Pareille fortune je la dois, faut-il le souligner, à une attention délicate et spontanée de mes illustres collègues des Républiques américaines.

Je crois être, Monsieur le Président, leur fidèle interprète, en vous assurant de la grande joie qu'ils éprouvent à vous accueillir dans ce lieu où ils mènent leurs débats pour une Amérique encore plus forte et plus unie en présence d'une situation où menacent de sombrer les fondements de la civilisation, de

celle dont votre beau et fier pays constitue, en Europe, l'un des remparts les plus prestigieux mais aussi les plus exposés aux convoitises de l'agresseur.

C'est en effet pour la première fois, comme vous l'avez remarqué avec une satisfaction bien légitime, que le chef d'un Etat européen est reçu dans cette enceinte et que ce chef d'Etat est celui de la France. Et c'est aussi l'Amérique tout entière qui vous accueille et vous manifeste dans ce vibrant hommage son attachement à la France glorieuse, patrie de l'esprit, foyer de la raison, creuset de l'héroïsme et de la liberté.

Un tel hommage trouve sa justification dans notre sensibilité et dans notre conscience. Car quel pays, mieux que le vôtre, a su mériter notre estime, gagner notre confiance et commander notre respect ?

Et qui donc, plus que vous, aurait des titres à cette manifestation de l'amitié, à ce témoignage de notre reconnaissance envers l'homme, envers le citoyen français, envers le patriote qui, en des temps cruels pour l'humanité et pour la France, s'empara du drapeau de la résistance, ressentit dans sa chair et dans sa conscience les angoisses de l'effondrement national, mais qui, devenu le premier mandataire de la République française, prit part à son prodigieux redressement ?

L'Amérique, Monsieur le Président, nourrit le culte de la reconnaissance et sait se souvenir.

Dans cette belle cité de Washington devenue la métropole politique du monde libre, il vous a paru opportun, autant qu'à nous, d'évoquer la participation de La Fayette à la guerre de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique. Ce grand soldat ne se doutait pas que fût si proche la Révolution française, mais il était imprégné des idées libérales issues des concepts juridiques et sociaux de Montesquieu, des encyclopédistes français ; il arrivait ici, non pas en étranger, mais comme vous aujourd'hui, en ami qui venait se prêter au service d'une grande cause, celle de la Liberté.

Environ cent cinquante ans plus tard, un autre grand soldat, citoyen américain, en foulant le sol de France menacé par l'invasion prononçait ces mots désormais célèbres : « La Fayette, we are here ! La Fayette nous voici ! » Admirable, en vérité, cette compréhension de la solidarité internationale et de l'entraide mutuelle, ce culte impérissable du souvenir au delà du temps et de l'espace.

L'immense incendie allumé par la Révolution française en Europe gagna plus vite qu'on ne l'eût pensé les rives de l'Amérique latine.

Et s'il est vrai que la Renaissance valut à l'Europe la découverte du Nouveau-Monde il n'en est pas moins certain que les idées libérales qui prirent essor en France dès le milieu du XVIIIe siècle pour s'acheminer vers l'Amérique s'y cristallisèrent au point de permettre l'émancipation de la plupart des pays de l'Amérique latine.

La partie occidentale de l'île de Saint-Domingue aujourd'hui la République d'Haïti, s'en prévalut pour se libérer du joug de l'esclavage et proclamer l'indépendance nationale au nom des principes adoptés par l'Assemblée Constituante française.

Alexandre Pétion, Simon Bolivar et Jose de San Martin étaient nourris de la même sève généreuse. Leur filiation avec la philosophie politique de vos grands révolutionnaires du XVIIIe siècle découle des actes qu'ils posèrent en assurant les charges du pouvoir.

Pétion fonda la première République latino-américaine cependant que Bolivar et San Martin, celui-ci dès son entrée au Pérou en 1811, proclamaient l'abolition de l'esclavage réalisant ainsi le rêve de votre noble Abbé Grégoire et poursuivant sur le continent l'œuvre surprenante et grandiose commencée par Toussaint Louverture et Jean-Jacques Dessalines. Et n'est-il pas admis que l'étonnant génie de Toussaint Louverture puisa son expression la plus vigoureuse dans l'« Histoire philosophique et politique » de l'Abbé Raynal, que le colon, son noble maître, par une fatale insouciance, n'avait peut-être pas jugée digne des honneurs de sa bibliothèque auprès des classiques du grand siècle.

Il serait trop long, Monsieur le Président, de suivre à travers l'immense continent, le sillon qu'y a creusé la pensée française. Ce serait la tâche du sociologue ou de l'historien d'en déterminer l'apport et aussi la fusion avec les cultures indigènes et le riche patrimoine légué par les fastueuses métropoles de naguère à leurs anciennes colonies du Brésil et de l'Amérique espagnole.

Comme l'a si bien dit Votre Excellence, de cet héritage est né, sur les deux rives de l'Atlantique, l'esprit moderne de justice et de liberté.

Mais n'est-il pas significatif que sur la pression inévitable de leur développement et de leur propre conservation les peuples de ce continent, guidés par la grande vision de Bolivar et la sagacité du Président Monroe, aient jugé nécessaire de se concentrer sur leurs propres problèmes afin d'assurer leur unité politique et juridique ?

Instituée il y a une soixantaine d'années sous la forme mo-

deste d'un bureau d'informations commerciales, l'Union panaméricaine, grâce à la politique de bon voisinage instaurée dès 1933 par l'administration du Président Franklin Delano Roosevelt, s'est convertie en une robuste et impressionnante organisation régionale dont l'efficacité dans les conjonctures les plus graves de la vie internationale s'avère importante et décisive. Elle constitue, à n'en pas douter, dans le cadre de l'Organisation générale des Nations Unies l'un des instruments les plus parfaits de coopération internationale pour la garantie de la paix et de la sécurité.

Parvenue depuis la Charte de Bogota à sa plus haute expression juridique et à sa forme institutionnelle la plus élevée, il n'est pas interdit de penser que les temps sont proches où elle se manifestera comme un organe indispensable au soutien et à l'application des normes dont s'inspirent les Nations Unies contre toute agression au droit des gens. Le continent de l'espérance, vous l'avez dit, est bien celui de l'Amérique.

Nous voici, Monsieur le Président, au point de rencontre de nos deux continents où nos problèmes de coopération, soit dans l'ordre politique, soit dans le domaine économique, auront la chance de pouvoir se régler dans le cadre d'une « communauté atlantique » et pour le plus grand bien de la civilisation que nous sommes en train de défendre mais dont il nous revient déjà d'organiser les ressources sur un plan équitable et logique.

Votre présence parmi nous, vous l'ouvrier opiniâtre de la résistance française, nous la considérons comme un gage précieux de la coopération qui doit présider aux relations entre les deux continents, afin de parer au danger commun et d'assurer le triomphe du Droit et de la Justice dans le monde.

ANDRE GIDE ET L'AFRIQUE

par René MARAN

On a beaucoup écrit d'André Gide, les uns pour médire de son œuvre, tant sur le plan littéraire que politique, les autres pour la porter aux nues. Le fait est que la plupart des critiques sous lesquelles on cherche à l'accabler émanent d'écrivains servant d'oracles à des partis politiques sujets à des accès de fièvre de recrutement. Tous se fondent, pour rendre leurs arrêts, moins sur la forme et le fond des ouvrages de l'auteur du *Retour de l'enfant prodigue*, que sur les impératifs promulgués par Charles Maurras dans *l'Avenir de l'intelligence*, Karl Marx dans *Le capital* et Georges Sorel dans *Réflexions sur la violence*.

Que de fois ai-je lu, relu et approfondi, de 1912 à 1923, d'abord dans l'Oubangui, plus tard au Tchad, *l'Immoraliste*, *Le retour de l'enfant prodigue précédé de cinq autres traités* et *La porte étroite*, ces trois ouvrages faisant partie des cent cinquante volumes de la petite bibliothèque itinérante que j'ai traînée partout avec moi, tant que j'ai été fonctionnaire en Afrique équatoriale !

Ce qui me plaisait alors le plus dans André Gide, et son œuvre de critique et de moraliste peu à peu purgée des tics et des manies du symbolisme, c'était la musique intérieure de cette œuvre, la poésie de son écriture, enfin la personnalité de son chant, qui me prenait, chaque fois que je l'écoutais, dans l'impondérable, fluide et sonore douceur de ses mailles, comme m'avaient naguère retenu dans les leurs, pour des raisons analogues, les chants de Renan, d'Anatole France et de Maurice Barrès.

Je ne me suis vraiment attaché à l'œuvre d'André Gide qu'à partir du moment où j'ai senti et compris que ce styliste était en même temps un grand bonhomme au cœur bardé d'un triple airain, un lutteur impassible ne craignant ni les injures ni les coups, un juste entre les justes, passionné de vérité.

A bien y réfléchir, la vie d'André Gide a suivi sa pente naturelle. Il était de ces écrivains qui rêvaient, dans leur jeunesse, de devenir des hommes d'action, et qui ont réussi à réaliser, presque malgré eux, le plus cher de leurs rêves, à l'heure où

ils n'y pensaient plus guère. Ne s'écriait-il pas, dans *Le voyage d'Urien*, sous le masque de Tradelineau : « Nous avons quitté nos livres parce qu'ils nous ennuyaient. Nous étions las de la pensée, nous avons besoin d'action ». Et ne disait-il pas, dans un autre passage du même ouvrage : « Ne sais-tu pas, Ellis malheureuse, que le livre est la tentation ? Et nous sommes partis pour des actions glorieuses !... »

Tout respire, dans ces lignes, le besoin d'agir. Mais où aller, et que faire pour accomplir ces « actions glorieuses ? » « Voyager pour retrouver ses vieilles pensées », c'était tuer dans l'œuf l'élan qui déjà l'emportait vers l'Afrique. Il semble en effet qu'André Gide ait considéré, dès 1892, l'Afrique comme le continent promis aux « actions » un peu vagues dont il rêvait. En tout cas l'Afrique ne cessera plus de dominer ses pensées. L'attrait qu'elle exerce sur lui éclate dans ses premières œuvres, plus particulièrement dans *Amyntas* et *l'Immoraliste*.

Est-ce trop lui prêter que d'affirmer que cette Afrique-là, l'Afrique du Nord, lui a fait désirer connaître celle qui comportait encore, à cette époque, tant de taches blanches sur les cartes ? On voudrait savoir, d'autre part, quelle influence ont exercé sur son tolérant et clairvoyant calvinisme les découvertes du pasteur protestant Livingstone et la lecture de *Cœur des ténèbres*, de Conrad ? Toujours est-il qu'on le voit vainement chercher, dans *Amyntas*, « ce café sombre où ne venaient que les grands nègres du Soudan », et noter un jour, à Biskra, sur son carnet de route : « Musique nègre, que de fois, loin de l'Afrique, j'ai cru t'entendre ! »

Il est probable que c'est aussi à Biskra qu'il a pour la première fois entendu le mystérieux appel de l'Afrique noire, pendant que trois nègres exécutaient, sous ses yeux, « de véritables morceaux de rythme : rythme impair, bizarrement haché de syncopes, qui s'affolait et provoquait tous les bondissements de la chair ».

Le romancier des *Faux-monnayeurs* n'a donc pas eu à attendre la fin de la première des deux grandes guerres mondiales et la vogue du jazz pour découvrir la magie de la musique nègre et les vertus de son envoûtement. Pressentant en elle, par elle, certains des maux qui rongeaient l'Afrique noire jusqu'aux moëlles, il s'est penché sur celle-ci et s'est intéressé à ceux-là dès qu'on lui en a donné l'occasion.

Voyage au Congo et Retour du Tchad sont nés de l'enquête méticuleusement nonchalante qu'il a menée, en 1926 ou 1927, au cœur des immenses territoires que la France doit au courage, à

la ténacité et à la diplomatie de Pierre Savorgnan de Brazza. A partir du moment où ces deux ouvrages ont mis le rayonnement de leur humanisme au service d'une cause qui a toujours été celle de la France, et qui, pour reprendre l'admirable expression de l'auteur inconnu de *La légende de Guillaume d'Orange*, est celle de « la justice juste », toutes mesures utiles ont été prises pour que disparaissent à jamais de l'ensemble des colonies françaises de l'Afrique noire des abus et excès de tous genres qui pouvaient y exister encore. Ainsi, grâce à André Gide, prit fin, sur un triomphe, l'apostolat poursuivi pendant tant d'années, en pure perte, par les Félicien Challaye et une petite poignée d'hommes au nombre desquels on me fait l'honneur de me ranger.

Des deux ouvrages qu'André Gide a consacrés à l'A. E. F. le premier est le seul important. N'eût-il écrit que celui-là, qu'il suffirait à sa gloire. Les noires populations de l'immense fédération que M. Bernard Cornut-Gentille mène aujourd'hui avec tant de lucidité et de sagesse feront bien de ne jamais l'oublier. Elles ne feront, en agissant de la sorte, que rendre un hommage mérité à la mémoire du grand écrivain qui les a, depuis lors, toujours défendues à ses risques et périls.

Elles n'ont pas d'autre moyen de reconnaître que, sans son initiative, l'Union française n'aurait peut-être jamais vu le jour.



BELLICISME ET HUMANITES

par Michel BERVEILLER

Il est remarquable que l'enseignement des humanités, tel qu'on avait trop tendance à le concevoir dans les pays « latins » naguère, représentait la discipline la moins humaniste — au sens propre — qui fût. Laissons de côté l'enseignement de l'histoire proprement dite, laquelle a toujours et partout exalté, peu ou prou, parmi les vicissitudes des différents peuples, le rôle éminent de celui auquel appartient l'écolier ; tenons-nous en aux études littéraires. Dans ce domaine, que voyait-on ? Arbitrairement limité à l'étude des deux langues et des deux civilisations dont procèdent visiblement les nôtres, cet enseignement avait pour résultat, alors même qu'il n'y tendait pas expressément, de représenter la culture gréco-romaine au milieu d'un monde aride et barbare, comme la source unique et éternellement jaillissante de toute vérité, de toute beauté. C'était, en somme, reprendre à notre compte l'orgueilleux préjugé des anciens Grecs eux-mêmes, tenant pour « barbares » tous les peuples, quels qu'ils fussent, dont ils n'entendaient pas le langage.

Encore si l'on se fût attaché surtout à dégager de ces cultures antiques les tendances universalistes qu'elles contiennent ! Mais non. Une fois rendu l'hommage rituel au « miracle grec » — non sans avoir souligné l'extrême limitation de ce phénomène dans le temps comme dans l'espace, c'est sur la « grandeur romaine » que l'on concentrait toute l'admiration de l'enfant ; aussi bien, parmi les jeunes « humanistes », ceux qui poursuivaient leurs études grecques jusqu'au baccalauréat ont toujours été une minorité. Or, cette grandeur romaine, de quoi leur apparaissait-elle faite ? A travers le *De viris illustribus* de l'abbé Lhomond, les *Commentarii* de César, le *Jugurtha* de Salluste, ou encore l'*Enéide* (je cite à dessein les œuvres pratiquées dans les trois premières années d'enseignement secondaire) ne leur était-elle pas révélée comme l'expression la plus consciente et la plus obstinée de l'impérialisme et du militarisme ? Quelque soin que prît le maître de préciser combien notre notion de « vertu » était devenue, depuis le christianisme, plus diverse et plus vaste qu'on ne la trouve impliquée dans le mot latin, celle qui tendait à s'implanter dans l'esprit n'était-elle pas précisément la notion de

virtus romaine, si manifestement parente de *vis*, courage, et de *vir*, héros ? Après tant de lauriers décernés aux *Viris illustribus*, d'Horatius Cocles à Auguste, — ou à ceux de l'*Epitome historicae græcæ*, dans laquelle les guerriers, issus de l'Illiade, tiennent une place si disproportionnée par rapport aux héros voyageurs, petits-fils d'Ulysse, ou aux artistes, ou aux législateurs — il est presque étonnant que notre enseignement secondaire ait, au cours des âges, produit autre chose que des générations de chauvins bien-disants ou d'emphatiques soudards. Fort heureusement, à côté du « génie latin », artificiellement réduit à sa forme la plus agressive, veillait le génie bienfaisant, ironique et nuancé, de nos aïeux plus proches, Rabelais, Montaigne, La Fontaine, La Bruyère, Voltaire. Cependant j'ai connu le temps où tout homme — même celui qui devait se révéler par la suite le plus violemment antimilitariste — avait rêvé, au moins en une période de sa vie, de ceindre les lauriers de Léonidas, de César ou de Napoléon. Plus qu'un trait permanent de notre caractère national, le militarisme était alors un âge, comme la puberté et légèrement antérieur à celle-ci, dans la vie de tout Français du sexe masculin.

Disons-le hardiment, ce temps n'est plus. Tous les marchands de jouets s'accordent à dire que la vente des soldats de plomb a considérablement baissé au cours de ces dernières années. Les libraires diront la même chose des « livres de guerre pour enfants », lors qu'il n'y a pas si longtemps ce genre de littérature prospérait sans que personne criât au scandale. Une telle désaffection s'explique, d'abord, par les circonstances : pour les jeunes Français, et aussi, j'imagine, pour la plupart des jeunes Européens, qui ont connu de près les privations, les dévastations, voire les massacres, la guerre ne saurait plus être une chose dont on s'amuse. Pour tous les esprits romantiques — et il importe que chaque esprit le soit à une période, au moins, de son évolution — elle a perdu beaucoup de son prestige depuis que sa mécanisation raréfie les manifestations de la bravoure individuelle comme du génie tactique, et qu'elle tend, chaque jour davantage, à se réduire aux proportions d'un froid problème de concurrence industrielle et de logistique. Il n'est pas jusqu'au fameux « prestige de l'uniforme » qui ne soit en baisse auprès des enfants — et des femmes. Je pense à nos rutilantes panoplies de naguère... Mais comment, désormais, un jeune garçon se contenterait-il, pour le nouvel an, de ce désespérant kaki dont regorgent les magasins de « surplus », et alors qu'il voit couramment adopté, pour l'usage civil quotidien, le blouson américain ou la vareuse canadienne ?

A cela est venu s'ajouter l'effort, parfaitement conscient et



systematique, des éducateurs pour détourner les enthousiasmes juvéniles des illusions guerrières et du nationalisme exacerbé. Certes, il ne s'agit pas, il ne s'agira jamais de rien renier de notre glorieux passé national ; il s'agit bien plutôt de mieux situer tous les faits, notamment les hauts faits d'armes, dans la perspective historique. Aujourd'hui l'on s'efforce de développer chez l'enfant, le plus tôt possible, le sens de la relativité des valeurs historiques, et de leur nécessaire évolution.

En ce qui concerne les humanités de nos lycées et collèges, malgré bien des assauts elles demeurent à peu près intactes : à leur programme figurent toujours les « hommes illustres », et César, et le pieux Enée... Mais si rien ne leur a été retranché, en revanche leur enseignement est chaque jour davantage complété, et en quelque sorte compensé, par celui de la proche histoire, et même du présent. Je veux parler ici de la grande nouveauté qu'a apportée, il y a cinq ans, dans notre enseignement secondaire, l'instruction civique obligatoire. Cette discipline est en fait, comme dans l'esprit de ses promoteurs, ce qu'il peut y avoir de plus propre à développer *en même temps* que le sens national, le sens international des élèves. Un exemple me fera mieux comprendre : j'ai sous les yeux un opuscule de 120 pages, illustré. C'est un manuel en tous points conforme aux instructions ministérielles, pour la classe de Seconde (14-15 ans). Eh bien, sur les dix planches photographiques hors-texte qu'il comporte, une seule, la première, qui représente nos « poilus » de 14-18, a trait à la guerre. Les suivantes, que je cite dans l'ordre, évoquent d'une part : la reconstruction (la maquette d'un projet de reconstruction, confrontée à une photo de la même ville dévastée) ; une pouponnière modèle ; deux réalisations scientifiques françaises, un microscope électronique et un générateur de neutrons ; puis la construction du grand barrage hydraulique de Génissiat, et, d'autre part, le premier bâtiment de l'O. N. U. ; la séance d'ouverture, en octobre 1946, de la conférence des Nations Unies ; le comte Bernadotte, médiateur en Palestine ; enfin une séance du Conseil de sécurité de l'O. N. U. Ce défilé d'images me paraît assez éloquent. Qu'il me suffise d'ajouter les lignes par lesquelles s'achève ce petit livre, d'une information sûre et d'une objectivité scrupuleuse : « La sauvegarde de l'esprit international revêt pour la France un intérêt primordial (...) Aussi se déclare-t-elle prête aujourd'hui, aux termes de la Constitution de 1946, à abandonner une partie de sa souveraineté pour la sauvegarde effective du bien le plus fondamental de l'humanité : la paix ».



LA SCIENCE DU MENSONGE (*)

par Gaston DUON

Le mensonge, bien qu'on le qualifie habituellement de noir, d'horrible, d'affreux, a pourtant, au dire de certains, un visage moins repoussant ; en outre il ne va pas sans quelques petits plaisirs, parfois sans de gros profits. Je ne voudrais pas entrer dans la discussion de ses mérites, et d'ailleurs un cycle annuel de réunions hebdomadaires de l'Institut français n'épuiserait pas le sujet ; je préfère interroger Erasme, un Erasme moderne évidemment, et j'imagine que, profondément étonné de notre fausse opinion sur ce moyen réprouvé d'expression, il n'hésiterait pas à attaquer par cette question : y a-t-il au monde quelque chose de plus constamment nécessaire à la vie que l'obscurcissement de la vérité ?

Ne doit-on pas rendre grâce, entre autres, à celui qui, par l'étendue de son érudition, la pertinence de ses arguments, l'éloquence de ses plaidoyers se trouve toujours prêt à défendre la juste cause de la veuve et de l'orphelin, ou ...celle de leur infortuné créancier ? Et quelle délectation pour l'homme d'esprit que de suivre ces brillantes improvisations où la logique du juriste s'allie aux appels de l'homme de cœur de telle sorte que les textes les plus froids et les plus oubliés se trouvent aussitôt éclairés d'une interprétation généreuse et humaine. C'est par une souplesse d'esprit hors pair, une connaissance parfaite de toutes les ressources du code, une conviction profonde du bien fondé de leur thèse que de tels hommes nous épargnent le scandale des erreurs judiciaires ou, plus simplement, les excès de zèle de magistrats trop sévères, ce qui justifie amplement les droits sacrés de la défense.

Et que penser des paroles inspirées par l'intérêt supérieur du pays ? N'y a-t-il pas toute une élite d'éminents commis qui doivent agir sur instructions et, par nécessité, défendre des thèses que parfois ils condamnent ? On sait qu'il est certaine carrière dans laquelle une réponse négative passait pour inconcevable. La règle voulait que tout refus fût voilé ou retardé par des

(*) Extraits de la conférence radiodiffusée prononcée à l'Institut français le 20 février 1951.

prétextes divers qui laissent pressentir la conclusion d'un débat sans que cette issue soit jamais clairement énoncée. C'était le règle du « peut-être » puisque le « oui » lui-même, par sa brutalité, s'accordait mal de certains usages ouatés qui réclamaient les demi-teintes, les allusions, voire les échappatoires. Sans doute dans ces cercles, les tables sont-elles aujourd'hui plus souvent martelées par un point coléreux qu'effleurées par la caresse d'une polémique académique. Au moins, le vocabulaire adéquat s'est-il enrichi de « niet » jusqu'alors inconnus. Il n'est pas dit pourtant que ce ton haussé soit plus sincère. La liberté d'expression peut être dirigée dans certaines contrées aussi bien que la ligne de l'argumentation et le domaine du faux, par cette innovation, progresse au lieu de reculer. Il est vrai que c'est par raison d'Etat...

Cette excuse, toutefois, n'est plus valable pour le représentant du peuple anxieux de sa réélection et qui ne distingue plus très clairement les limites du bien public, pour le malheureux candidat bachelier réduit à composer l'éloge d'un auteur qu'il abhorre (comme pour l'examineur contraint à noter grassement le neveu du Ministre), pour le fiancé amené à vanter la grâce de sa future belle-mère, pour l'arracheur de dents, enfin, qui s'est établi une si solide réputation.

Les agences de publicité qui se multiplient depuis une vingtaine d'années pour l'édification du public sur les avantages d'un somnifère, d'un briquet ou d'une vis à deux têtes remplissent une mission de vulgarisation dont on ne saurait contester l'intérêt. Ces officines recherchent une présentation originale et attrayante, découvrent une qualité inaperçue, bâtissent des slogans, couvrent les murs d'affiches, envoient dans les moindres localités des nuées de représentants pour assurer le succès d'une firme aussi bien que de ses concurrentes. Cet éclectisme admirable trouve sa récompense dans la satisfaction de répandre une vérité nouvelle au service du bien public.

Parmi les roueries professionnelles, ne manquons pas de signaler l'immense tromperie des lettres et des arts depuis l'histoire dite romancée jusqu'aux fausses perspectives des bas-reliefs. Ainsi, quand on achète un roman policier, n'est-ce pas pour se délecter à la lecture d'un mensonge savamment combiné ? Je suppose par ailleurs que les adeptes de J. P. Sartre s'engagent avec leur idole dans une noirceur délibérée; et peut-on croire que les lecteurs de Mlle de Scudéry s'attendaient à trouver une vision fidèle de la vie dans ses précieux ouvrages ? Le mensonge le plus ravissant du siècle n'est-il pas celui qu'Alain Fournier nous a donné dans le Grand Meaulnes ? Quant aux

poètes il est trop aisé de montrer que leur œuvre n'est qu'un tissu d'artifices séduisants, de métaphores agréables qui construisent un monde fort éloigné du nôtre. Il n'est pas utile d'insister non plus sur le leurre des arts plastiques et graphiques qui s'efforcent d'imiter selon des conventions toujours trop pâles, gauches et figées, par l'intermédiaire d'une toile, d'une statue ou d'une chorégraphie, l'infinie richesse de couleurs, de formes et de mouvements d'une nature inimitable. J'entends bien que par une savante dissection, on pourrait analyser le mécanisme de la création artistique et finalement montrer que la réalité n'est pas ce qui est visible par chacun dans la nature extérieure mais bien plutôt les réactions que ce tableau offert à tous provoque dans la conscience personnelle de l'artiste.

Quoi qu'il en soit, malgré l'intention certaine d'accréditer des songes ou des fictions, l'écrivain ne commet qu'une tromperie d'un genre particulier puisque le lecteur, le spectateur y ont d'avance souscrit. Il s'agit là d'un mensonge par contrat.

Mais, dira-t-on, il y a la science, domaine de l'objectivité, de la rigueur et de la vérité, qui traque partout l'erreur volontaire. Je ne voudrais décevoir personne. Cependant, qu'est-ce donc qu'une hypothèse scientifique ? Ce n'est jamais qu'une supposition gratuite avancée dans le but d'expliquer certaine liaison entre des phénomènes. Si par hasard l'auteur a du génie, quelque lointain continuateur vérifiera un très petit nombre de conséquences découlant de ses prémisses fécondes. Jusqu'au jour de l'agrément expérimental, pourtant, l'hypothèse pouvait se trouver infirmée à tout moment, aussi bien que confirmée; c'était donc un mensonge à 50%. Cette proportion est même beaucoup trop faible, car on sait la fugacité des résultats scientifiques : une thèse n'est sitôt établie et le monde savant ébahi devant les espoirs qu'elle découvre, que sur de nouvelles prémisses une seconde théorie s'élève et, plus large, plus précise que la première, la bouscule et la supprime sans tarder. C'est donc bien sur un chemin de mensonges parfaits que marchent les sciences d'observation. Même les mathématiques où rien n'est avancé sans de laborieuses preuves, vivent de notions fausses et arbitraires. Il y suffira d'un exemple : personne a-t-il vu une ligne rigoureusement droite ? Malgré cette carence essentielle la géométrie et l'algèbre se sont développées. Elles tirent toute leur substance d'un élément purement imaginaire, créé spécialement pour la commodité des raisonneurs. Que les derniers incroyables ne se réfugient pas derrière le rempart de l'arithmétique, car ils devraient préalablement se souvenir qu'il y a 50 ans seulement qu'Henri Poincaré a expliqué en des pages célèbres pourquoi

2 et 2 font bien 4. Jusque là on ne pouvait rien dire de certain à ce sujet. En outre, cette science du comptage fait appel à des nombres incommensurables avec l'unité; autant dire qu'elle traite de ce qui est inconnaissable. Tout cela n'empêche pas le menuisier, l'ingénieur, ou le commerçant d'utiliser toutes sortes de notions mathématiques dans leur vie quotidienne, fondant ainsi leur activité sur le mensonge de la science.

La tromperie n'a pas dans l'exercice d'une profession l'attrait qu'on lui découvre quand elle est toute gratuite; le dilettantisme lui ajoute un piquant que la nécessité lui retire. Une belle inexactitude, soigneusement étudiée, bien construite, appelle la considération. Et celle qui naît des circonstances sous l'impulsion de la fantaisie ne mérite-t-elle pas quelques gages de reconnaissance? De quel prix serait la vie sans cette pointe d'exagération qui fait le charme de Marius et de son entourage? Ce n'est pas que ce légendaire personnage mente à proprement parler, mais les dimensions du monde dans lequel il vit sont distendues par rapport aux nôtres, de sorte que s'il n'a aucune perception de ces différences d'échelles, la dilatation constante de ses sentiments, de son vocabulaire, provoque chez les auditeurs ordinaires cette joie consécutive à toute libération vers la magnificence et le grandiose des paradis perdus. Il n'a sans doute aucune responsabilité dans le bonheur qu'il sème mais nous serions néanmoins bien ingrats de ne pas acclamer ce don qu'il répand si largement.

Ainsi, qu'il soit le fruit de la ruse, de l'imagination, de la flatterie, de la conception, de l'ambition, de l'amour, de la science, de la faim, de la peur, de la fantaisie... le mensonge est partout; il n'est pas jusqu'aux élans généreux qui ne bénéficient de son concours, car il apparaît aussi par altruisme, par pitié, par courtoisie et on ne saurait le détruire sans mutiler toutes nos manifestations sociales. Ne joue-t-il pas également à l'intérieur même du cercle de notre conscience, pour tromper notre jugement, par amour-propre ou pour peupler notre rêverie? Et n'est-il pas pleinement justifié lorsqu'il apporte au malheureux un contentement de soi auquel chacun après tout a bien droit? Il y suffit d'une addition après coup, d'une omission de quelque victoire adverse ou du nouveau modelé des événements qui substitue à l'enchaînement vécu, une histoire plus belle, plus généreuse, plus juste et à l'aveuglement des déroulement primitifs un cours prémédité, un développement harmonieux ou une issue efficace. D'ailleurs, tout comme pour l'émotion artistique, les faits qualifiés réels n'ont d'existence qu'en nous-mêmes par les chocs dont ils ébranlent notre système perceptif et les traces qu'ils laissent ensuite dans notre souvenir. Dès lors, on ne peut qu'approuver

les rectifications apportées après réflexion pour déjouer les imperfections de nos sens et rétablir la vérité telle qu'elle a pu se produire à notre insu mais selon la voie que notre intuition nous fait pressentir.

De surcroît la dissimulation n'est pas l'apanage exclusif de l'homme et son universalité est patente. Le chien ne se prête-t-il pas à des mimiques ou à des postures plaisantes pour mériter une friandise ? Les fleurs n'attirent-elles pas l'insecte par un suc artificieux afin d'assurer leur reproduction par cet intermédiaire inconscient ?

Ces exemples suffisent sans doute et on concèdera qu'Erasme a clairement établi la vérité sur le mensonge en montrant qu'il existe avec toutes les manifestations vivantes. Toutefois l'humanité, durant sa vie, s'est trouvée soumise à cette même loi et sa thèse participe peut-être un peu de la tromperie universelle.

Quoi qu'il en soit, renonçant à découvrir tous les visages de l'imposture, on remarquera que dans ses manifestations les plus courantes, elle peut revêtir trois formes qui se distinguent seulement par leur écart avec le cours véritable des événements.

Il y a tout d'abord le mensonge du type puéril, celui qui s'attache à garder une certaine ressemblance avec la vérité et en prend les apparences. On imagine aisément qu'à partir d'une conjoncture donnée, plusieurs enchaînements peuvent surgir et si l'histoire imaginée n'a pas eu d'existence réelle, elle aurait pu cependant se trouver véridique. Elle est construite de telle façon que sa probabilité d'existence est très forte et ne se distingue en rien de celle des autres événements qui auraient pu survenir pour quelqu'un qui n'a pas observé le cours effectif des faits. Il y a aussi le mensonge qui revêt un caractère exceptionnel; sa composition n'est pas absolument invraisemblable mais seulement rare. Le type en est le bluff. Une telle invention se soucie peu d'imiter les phénomènes vécus. Par le simple encouragement que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, le bluffeur court une chance de voir accepter un récit très éloigné des contingences habituelles : les risques sont généralement gros car l'attention des auditeurs est alertée par l'extraordinaire des situations ou des résultats, mais dans ce cas l'enjeu est souvent beaucoup plus élevé et justifie l'audace. Enfin, il y a la fiction totalement improbable, mais qui est acceptée, en littérature notamment. On ne se préoccupe en aucune façon de rester dans le domaine du réel; par convention ou par jeu, on passe délibérément dans un tout autre monde dont les lois permettent ce que les nôtres refusent. Seul le saut dans ces sphères est délicat, et on ménage souvent les transitions par un départ plus concret :

une date, un fait historique, un nom. Et une fois les premières étapes franchies, plus de bornes.

Il ne paraît pas utile de s'attarder à ces mensonges exceptionnels ou acceptés d'avance. Revenons au mensonge courant, à celui de l'enfant qui a goûté aux confitures ou du comptable qui s'efforce de masquer son indécatesse. Comment construire l'histoire qui écartera le châtement ? Il importe avant tout que le récit soit cru. Or l'interlocuteur, généralement soupçonneux, garde un sens critique constamment en éveil; il faut donc se rallier à l'un des chemins qu'aurait pu emprunter l'Histoire — la vraie. Les données du tracé sont évidemment d'une part la situation primitive (avant l'événement à dissimuler) et d'autre part le cours des faits depuis l'incident. Il faut meubler la coupure. Le procédé admet implicitement que plusieurs voies étaient possibles pour aller d'un point à l'autre sans quoi, la connaissance de l'état initial et de l'état final déterminerait la situation intermédiaire qui échapperait alors à toute altération. Sans vouloir faire une longue digression philosophique, on doit noter que la position du dissimulateur suppose une conception probabiliste de l'univers par laquelle le devenir est seulement défini par à peu près de telle sorte qu'en face d'un ensemble de facteurs dont les valeurs sont connues en un certain instant, l'évolution ne puisse être entièrement prévisible mais approximativement pressentie, une marge d'indétermination étant laissée à l'influence d'événements inconnus, impondérables, ou capricieux, échappant à toute divination. Si le cours des phénomènes était entièrement indéterminé, tout mensonge serait acceptable et on perdrait la notion de loi physique, de logique, de causalité et de toutes ces prisons de l'esprit. Au contraire, si l'histoire était d'avance parfaitement réglée, par la connaissance d'un lot de variables à un instant initial, tout le déroulement des faits jusqu'à la fin des siècles serait prédéterminé et il n'y aurait aucune place pour l'invention; aucun mensonge ne serait plausible. On peut donc tenir pour vrai que le cheminement réel évolue entre certaines rives, elles-mêmes indécises. Cette position est d'ailleurs celle de la physique mathématique toute récente qui assigne aux corpuscules de lumière une position probable, mais non certaine dans un flux dont la direction et la vitesse sont cependant connues.

On objectera que c'est seulement notre méconnaissance de certains facteurs qui, empêchant de complètement formuler les données initiales, introduit du flou dans le déroulement futur. C'est adopter un autre point de vue, et il n'en reste pas moins une indétermination de l'avenir, qu'elle soit dans la nature des choses ou d'origine humaine.

Mais l'indétermination subsiste-t-elle quand on voit le commencement et la fin d'une chaîne dont les maillons sont cachés ? Certainement oui, car toute ligne métallique peut être déformée par un support auxiliaire en son milieu, par un champ magnétique ou par d'autres causes sans que ses extrémités cessent d'occuper la même position. Entre deux points, il y a donc plusieurs dessins possibles d'un tel câble et plusieurs enchaînements naturels sont acceptables entre deux événements séparés. Le mensonge est sauvé !

Il reste à savoir par quelle recette son succès peut être assuré. Si le récit cherche à écarter la défiance il doit d'abord se montrer vraisemblable, et de plus, se prêter à des vérifications qui en établissent la fallacieuse authenticité. Pour cela il convient que l'intervalle de temps qui sépare les deux points fixes dont il a été question et qui mesure en quelque sorte la durée du doute, soit décomposé en fractions plus petites. Chacune des extrémités de ces nouveaux échelons doit être une plongée dans la réalité contrôlable tout comme les piles d'un pont en assurent la solidité. En d'autres termes, le mensonge doit se trouver jalonné de vérités qui sont nécessairement discontinues, mais qui diminuent la masse et l'intensité des soupçons en précisant le tracé de l'une des trajectoires possibles. Un interrogatoire policier n'a d'autre but que de provoquer la naissance de ces touches concrètes si elles n'ont pas été ménagées dans le récit original. Dans le mensonge par omission, on trouve encore un saut analogue, mais il est généralement unique. Notons que si l'interlocuteur est lui-même en possession de quelques chaînons du déroulement vrai, il importe que les deux séries puissent s'accorder et suggèrent un dessin dénué de sinuosités intempestives. Alors la partie est gagnée : malgré les vides qui subsistent, notre sentiment de la continuité est si fort, que la présomption d'un récit entièrement correct l'emportera bientôt devant l'impossibilité d'un contrôle complet. Par un triste retour, malheur à celui qui a rencontré un fait exceptionnel sur sa route : accusé, il a peu de chances de prouver son innocence, car il subsistera un si large enjambement entre deux de ces points d'appui, que l'édifice en conserve une fragilité de mauvais aloi.

S'il recourt aux connaissances positives, le menteur assume un travail moins pénible et plus sûr pour accréditer une fable. Le pouvoir d'un alibi réside dans la croyance, fortifiée par le développement de l'expérimentation, à l'impossibilité d'ubiquité : si j'ai déclaré suivre une route incapable par nécessité logique de croiser ou toucher tous les chemins imaginables qui relient les faits connus, j'ai tiré mon épingle du jeu à peu de frais et

c'est à mes détracteurs qu'incombe désormais la charge d'inventer une voie nouvelle susceptible d'avoir effleuré ma propre route.

Il ne s'agit plus de multiplier les jalons qui retracent l'histoire, mais de choisir l'alibi parfait que notre défiance des miracles rend pleinement probant. Si cette démonstration par l'absurde n'est pas praticable, au lieu d'en appeler à l'extrême rareté d'événements exceptionnels, on peut, à l'inverse, rechercher le concours des expériences répétées. Et quelle aubaine si l'on tombe dans le domaine de répétitions tellement connues qu'elles ont donné le jour à une loi scientifique. On déploiera alors en parfaite tranquillité le paravent au-delà duquel l'investigation profane cesse. La protection sera d'autant plus forte que la discipline invoquée sera plus solidement charpentée, plus logique. Dans ce dessein, les auxiliaires les mieux appropriés sont visiblement les mathématiques, mais leur abstraction les détourne habituellement de ce propos. Toutefois s'il était parmi leurs applications un secteur plus terre à terre, le choix s'imposerait. Ne peut-on penser à la statistique qui se nourrit de répétitions quelconques puisqu'elle s'intéresse à toutes les manifestations humaines, de la littérature aux jeux de hasard, de la démographie à la résistance des matériaux, de la papyrologie à la reproduction des mouches et se trouve ainsi toujours dispose ? Logique, expérimentale, universelle, la voilà la science du mensonge !

D'ailleurs Disraëli avait bien pressenti l'avenir de cette mathématique appliquée, quand il avait dit : « Il y a trois degrés dans le mensonge : le mensonge simple, l'imposture et... la statistique ». Mais était-il bien informé ? En tout cas, il ne pouvait connaître l'immensité des domaines et la force qu'elle a conquises depuis.

Poèmes

ROLAND DORCELY (Haïti)

NOUVELLE CHANSON

*J'ai pris le vieux banjo
Et j'ai chanté
J'ai mis mon âme dans les mots
Et j'ai pleuré*

*Je me tenais à tes pieds
La tête baissée
Et quand je t'ai regardée
Tu avais les yeux fermés*

*Tu dormais
C'est preuve que je t'ennuyais
Tu étais fatiguée d'entendre
Cette vieille romance*

*Je t'ai demandé
Ce qui s'était passé
Et tu m'as répondu
Que tu ne m'aimais plus*

*Je me suis fâché
Comme un enfant
Et j'ai voulu chanter
Ma peine et mes tourments*

*J'ai pris un autre banjo
Et j'ai chanté
Un chant nouveau
Inconnu du passé*

*Tu es venu
A pas de loup
Et d'un baiser tu as cousu
La cicatrice et le courroux*

(*) Les auteurs haïtiens et français doivent adresser à l'Institut français les poèmes qu'ils aimeraient voir publier à cette place.



A VOIX HAUTE

*Tu as mis ma main dans ta main
Au tournant de la rue
Tu as mis ton visage dans mes yeux
Au tournant de la rue
Et puis je n'ai plus rien vu
Que tes yeux dans mes yeux
Et tes larmes*

*Tu m'as tout raconté au tournant de la rue
A voix basse
Mais je n'ai rien saisi de ce que tu disais
A voix basse
Ta voix s'affaiblissait
Tes yeux se refermaient
Et tes pleurs augmentaient*

*Aujourd'hui je n'ai que le film de la vie
Dans les yeux
Il est long à passer, long à casser
Dans les yeux
Qui me font mal
Et je brûle de le raccourcir
Car tu n'es plus*

*Peut-être que si j'avais su
Au tournant de la rue
Ce que tu me disais
A voix basse
J'aurais laissé passer le film de la vie jusqu'au bout
Dans les yeux
Car tu serais restée*

O. DUTRA (Brésil)

DES ROSES POUR MARGOT
HAIKAI

*Le site est charmant.
La Seine coule sans peine.
Douce Agnès-de-Rien !*

*

*Marseille qui dort.
Un songe qui se prolonge
au delà du port.*

*

*Voilà la corbeille.
L'étoile danse sans voile.
Margot qui sommeille.*

*

*A chacun sa peine.
Un ami qui me sourit
Je pense à Verlaine.*

*

*Souvenir de Lyon.
Le Rhône embrasse la Saone
après le grand pont.*

*Soir sans espérance.
Goutte d'eau qui me dérouté.
Le lys de Florence.*

*

*Les belles images...
Chaque fleur a sa couleur.
Je n'ai que mon âge.*

*

*Le bruit d'une bombe.
Chanson tendre, en demi ton
des feuilles qui tombent.*

*

*Je cherche partout
la fleur qu'on nomme bonheur.
Je trouve un caillou.*

*

*Léon-Paul Fargue dort.
Sous la lampe est une estampe.
Non, il n'est pas mort.*

*

*Donne à chaque chose
L'esprit de Paul Valéry.
Et tout se fait rose.*

ANDRE MANCEL-BIZE (France)

LE LAC ET LE NARCISSE

*Les enfants qui s'en vont à l'école primaire,
Les diplomates, les tuberculeux, l'austère
Clocher des temples, les voiliers, les cygnes blancs.
O lac ! qu'auprès de toi, ils semblent turbulents !*

*Il leur faut des jeux, des intrigues,
Des médecins, des carillons,
De la brise et des pavillons,
Des volières le long des digues.
Il faut que sur ta nudité
Ignorants de leur ignorance
Ils impriment avec violence
L'empreinte de l'humanité !*

*Rêverais-tu d'un dieu qui te délivre et passe,
Comme le blanc nuage éclos à ta surface
Qui entraîne l'orage et te rend à l'azur,
O lac ! toi que meurtrit leur mouvement obscur !*

*Sur ton rivage, sur ton onde
Ils vont et viennent, satisfaits
D'être et de subir les effets
D'un destin qui leur corresponde.
Les enfants grandissent, la paix
Se négocie, la mort menace,
La foi demeure, l'esquif passe
Le cygne plonge en tes retraits.*

*Nul d'entre eux, être, objet, ne doute et se renie
Nul n'échappe ou renonce à sa loi définie,
Sur tes bords et tes eaux trop pénétrées de jour
O lac ! que la vie vaine est vide de retour !*

*Sans raisons, sans lois, solitaire,
Abandonné en plein soleil
Près des rosaces de vermeil
D'un temple vide de prières,
Est-il interdit qu'on soit las
D'éternité et qu'on refuse
Une action qui n'est qu'une excuse
Au regret de n'exister pas.*

*Il faudrait vider son âme des apparences
De l'action, comme tes rives de ces présences
En mouvement vers un avenir sans secret
O lac ! pour dénuder les sources du regret !*

*Il faudrait que la nuit descende
Voilant les terres alentour,
Et que sur l'instable séjour
De tes eaux glisse et se répande
Une clarté qui se suffit
De les effleurer de sa cendre
Et n'invite plus à comprendre
Que les profondeurs de l'esprit !*

*Que la nuit couvre ces soldats qui jouent aux cartes
Près du Christ mourant, ces Césars, ces Bonapartes,
Ces conquérants, ces industriels, ces bourgeois,
O lac ! ces bâtisseurs de maisons et de lois,*

*Qui sur les rivages tranquilles
Où croissaient libres les forêts
Ont édifié des cabarets,
Creusé des ports, construit des villes,
Signalé par des écriteaux
Ce qu'il faut voir des paysages,
Et caché parmi tant d'ouvrages
Des armes dans des entrepôts.*

*Jadis, t'en souvient-il, sur tes rives sauvages
Des barbares humains, sans lois et sans langages,
A l'heure où jouent sur les forêts les vents du soir
O lac ! venaient t'utiliser comme abreuvoir.*

*On en voit d'horribles images
Dans les manuels pour enfants.
Chasseurs de tigres, d'éléphants
Ils épient parmi les feuillages
Près de leur abri de rocher
Une proie qu'ils dévorent crue,
Sans lâcher des yeux leur massue,
Ou qu'ils grillent sur un bûcher.*

*Te souvient-il aussi du chant des légionnaires
Du monde organisé triomphants émissaires
Qui au soir de combats en butin productifs,
O lac ! ont rassemblé les barbares captifs ?*

*Enfin encadrés par les aigles
Et les drapeaux des combattants*

Voici ces rudes habitants
D'un pays sans lois et sans règles
Admis à jouir des bienfaits
Que représente le service
D'un Etat doté de police,
De percepteurs et de préfets.

Le général vainqueur passe en revue ses braves,
Leur distribue des croix, puis aux nouveaux esclaves
Explique leur erreur et promet l'équité,
O lac ! l'ordre, la paix et la vraie liberté :

« Vous connaîtrez la discipline
Qui fait la force des Etats
Vous aurez des certificats
Pour attester votre origine,
Votre décès et les raisons
Des actions les plus ordinaires ».
« Bravo, s'écrient les Légionnaires
Colonisons ! Colonisons ! »

« Vous appelez la paix dans l'état de nature,
Un calme fallacieux acquis sans procédure
Trompeur comme ces eaux maintenant sans ardeur
O lac ! dont un orage émeut la profondeur.

Vous saurez que les paix modernes
Sont garanties par des traités
Qui sont eux-mêmes respectés
Pour autant que dans les casernes
De zèle nous rivalisons
Aux exercices militaires ».
« Bravo, s'écrient les Légionnaires,
Colonisons ! Colonisons ! »

Ne craignez plus de moi un massacre inutile,
Rendu par sa défaite à la vertu docile
Que ce peuple, aux chantiers et aux champs affecté,
O lac ! par son travail forge sa liberté !

Car la liberté véritable
Se gagne par la soumission
Aux lois de l'Administration
Dont la prévoyance équitable
Aux méchants promet les prisons,
Des meilleurs fait des fonctionnaires ! »
« Bravo, s'écrient les Légionnaires,
Colonisons ! Colonisons ! »

*Les enfants qui s'en vont à l'école primaire,
Les diplomates, les tuberculeux, l'austère
Clocher des temples, les voiliers, les cygnes blancs,
O lac ! de ces soldats comme ils sont ressemblants !*

*Sur nos amours et sur ton onde
Voici le symbole éternel
De ce mouvement naturel
Où l'esprit se prend dans le monde.
A ce piège comme un miroir
Quel sort étrange nous condamne
Qui nous refuse à un profane
Et téméraire désespoir ?*

*Parfois sur ce rivage où périt le silence
Un écho oublié redit la confiance
Dont penché sur les eaux, par soi-même comblé
O lac ! jadis Narcisse osait être troublé.*

*Reviens-tu encore, Narcisse,
Quand sur les forêts alentour
Cesse la morsure du jour ?
Tentes-tu dans l'ombre propice
De t'éprouver par ce cruel
Vertige devant un visage
Que tu sais être ton image
Et qui s'efface à ton appel ?*

*Non, Narcisse a péri et morte est sa légende,
Il est de ces vaincus qu'un maître réprimande
Pour retourner vers soi un regard trop curieux
O lac ! blessant autrui d'un oubli injurieux.*

*Que périssent avec Narcisse
Tous ces inutiles amants
Qui dans les seuls contentements
Du cœur espèrent leur délice !
Notre jeune génération
Veut des modèles dynamiques
Instruits des choses politiques
Et soucieux de reproduction.*

*Narcisse ayant vécu, s'il revient vers son ombre
Pour lui-même vieilli subirait-il, au sombre
Eclat des eaux, le même attrait désespéré
O lac ! quand du regret les ans l'ont délivré ?*

*Erudit, habile aux affaires,
Nanti de chance et d'ambition*

Il accroît sa situation
Rentes, actions, dépôts, salaires,
Il milite pour s'assurer
Les biens qu'au prochain il conteste
En vertu d'un droit manifeste
Que nul n'est censé ignorer.

Tremblant reflet d'un maigre adolescent, tu veilles
Vainement au grenier des défuntes merveilles,
Par nos progrès dans la raison forcé à fuir,
O lac ! et la nuit même est vide de désir.

Qu'on nous habille cet Hellène
Nu et double, image et chair, pur
Effort vers un mirage obscur
Avec un bon gilet de laine,
Des souliers noirs, un pantalon
Rayé, un col dur, une veste
A trois boutons, quelque modeste
Breloque et un chapeau melon.

Engraissé, enrichi, citoyen, spécialiste
D'une technique définie, capitaliste
Ou prolétaire, il faut pour habiter ces lieux,
O lac ! que l'on renonce à rechercher les dieux.

Il ne faut rien dont la présence
Fasse injure à l'humanité
En comportant la liberté
D'exister hors de l'existence !
Si elle engendra ce regret
Dont l'éphémère plénitude
S'exaltait dans la solitude
Cette eau a repris son secret !

Ne cherche plus une ombre qui n'est plus, Narcisse
Trop habillé de logique et de drap ! Factice
Était ce sombre ami qui rêvait sur l'amour
O lac ! et dans soi-même en plaçait le séjour !

Silhouettes

LA STALLE D'ANDRE GIDE

par Jacques MADAULE

Quand meurt un grand écrivain il semble que, quittant le sol où nous marchons tous, il soit allé s'installer pour toujours, dans cette niche au Panthéon des Lettres, où la postérité ne cessera de le retrouver. Je sais que, pour un André Gide, la perspective est plutôt cruelle, de cette immobilité. Et aussi que la stalle est d'abord invisible et qu'elle ne prendra peu à peu précision et contour qu'avec les générations et les siècles. Encore est-il que les plus grands demeurent vivants et qu'ils ne cessent de se déplacer sous les regards successifs. C'est la marque de leur grandeur même.

Gide, l'insaisissable, nous est-il donc plus facile de le saisir et de le fixer, à présent que son cœur a cessé de battre et qu'il repose dans la glaise humide de Cuverville ? Il faut, je pense, résister à la tentation de le croire. Il nous a lui-même invités, au moins par ses derniers écrits, à nous faire de lui une image enfin immobile, figée dans le refus de ce que sa ferveur longtemps lui avait fait entrevoir. Mais pourquoi estimerions-nous le vieillard plus digne de foi que le jeune homme ou l'homme mûr ? Si nous ne nous attachons qu'aux constantes, nous en découvrons deux, il me semble : l'une est une certaine perfection du style ; l'autre est la recherche constante et passionnée d'une sorte de perfection de vie..

Mais un écrivain ne survit pas seulement par le style, et là est peut-être la secrète faiblesse de Gide, en même temps que sa grandeur. Qu'il ait ajouté quelque chose à la prose française, c'est ce que nul, de bonne foi, ne pourra nier. Certes, la leçon du symbolisme ne fut pas perdue pour lui et l'on trouve jusqu'au bout dans son langage des cadences qui évoquent la fin de l'autre siècle. Mais il ne donna jamais dans les outrances et les manies de cette époque et l'on put reconnaître très tôt en lui l'authentique héritier d'un classicisme éternel, qui se traduit

tout ensemble par l'équilibre et par le mouvement; surtout par l'économie des moyens et l'extrême retenue dans l'éclat même, en sorte que l'intensité est tout intérieure. C'est par là, il faut bien le dire, qu'un Français ne pourra jamais renier André Gide et qu'il vivra autant que la langue française, dont il s'est servi comme un parfait pianiste. Cette perfection, nous la trouvons encore dans la composition de ses « récits » tels que *l'Immoraliste* ou *La Porte étroite* ou encore *Le Retour de l'enfant prodigue*. Il fut sans doute moins heureux dans le roman proprement dit, et si *les Faux-monnayeurs* lui ont donné plus de peine qu'aucun autre de ses livres, ce n'est pourtant pas le mieux réussi.

Cependant Gide fut avant tout un moraliste. Il le devait sans doute à son éducation protestante, de laquelle il eut tant de mal à se dégager. Mais il appartient, là encore, à une lignée bien française, et qu'il faut faire remonter à Montaigne, à travers Port-Royal. Peu importe, du reste, que Gide ait ou non fréquenté Port-Royal longuement. Il était de cette race, à la fois fervente et un peu sèche, qui ne peut, jusque dans le plaisir, renoncer à un certain ascétisme. Cette affirmation paraîtra singulière au premier abord, puisqu'il semble que le dessein de Gide ait été de se libérer de toute contrainte pour atteindre à la parfaite sincérité du désir nu. Mais il n'a jamais perdu de vue la nécessité de l'héroïsme, et il a su le saluer dans des pages inoubliables, celles, par exemple, qu'il consacra à Saint-Exupéry.

Gide avait, avant tout, horreur de l'hypocrisie et du conformisme, l'un portant l'autre, et c'est ce qui lui fit exalter en toutes choses la vertu de sincérité, même alors que la sienne paraissait quelquefois entachée de coquetterie et d'affectation. C'est la souplesse et la liberté de cette démarche qui rendent compte de l'influence de Gide sur la jeunesse. On l'a accusé de l'avoir corrompue. Mais il faut prendre garde que la même accusation avait été portée contre Socrate. Je ne dis pas que l'exemple de Gide n'ait pu être dangereux. L'exemple des grands est toujours dangereux pour les médiocres. Mais ce sont les médiocres qui se condamnent ainsi, et non les exemples dont ils prétendent s'inspirer. Je ne crois pas qu'il y ait eu chez Gide un goût du mal pour le mal, même s'il affecta parfois d'aller jusque-là. C'est qu'il avait en lui trop d'humanité pour être vraiment méchant. Il avait seulement horreur de la vertu satisfaite et, s'il lui arriva, dans un livre fameux, de faire l'éloge du vice, c'était justement pour démontrer que ce vice n'en était pas un. On peut apprécier diversement la valeur de cette démonstration; il reste que le vice et la perversion n'y étaient point recommandés pour eux-mêmes.

Longtemps aussi Gide manifesta l'horreur du dogmatisme; et puis nous l'avons vu avec peine s'abandonner lui-même au plus sec et au plus étriqué des dogmatismes, celui de la raison et délaissier l'héritage de Montaigne pour celui de Voltaire. C'est qu'il n'a pas pu tenir jusqu'au bout cette gageure de rester totalement libre et qu'atteint par la sclérose de la vieillesse, il n'a pas vu que, dogmatisme pour dogmatisme, celui de la raison est encore le plus court et le plus étroit. Mais, je le répète, il n'y a pas lieu d'attacher plus d'importance à ses derniers livres qu'aux premiers et je ne crois pas que *Feuillets d'automne* effacent jamais *Les Nourritures terrestres*.

Il nous faut aujourd'hui laisser pleurer ceux qui furent ses amis et se renfermer dans un silence grincheux ceux qui furent ses ennemis et qui reprochent à Gide d'avoir déçu leurs espoirs, comme si un grand écrivain ne s'appartenait pas d'abord à lui-même. L'homme est à Dieu, dont le jugement nous demeure caché. L'écrivain nous reste et nous serions bien ingrats si, sur sa tombe à peine refermée, nous ne reconnaissons pas tout ce que nous lui devons. Il nous a, en quelque manière, livré sa vie, car la plupart de ses écrits eurent un caractère autobiographique. Il savait qu'il s'exposait ainsi à toutes les sévérités et il en souffrait plus qu'on ne peut le dire, comme le prouve, par exemple, la peine qu'il ressentit en présence du livre de son ami Charles Du Bos, qui n'avait fait que parler de lui avec une entière sincérité.

Mais au-dessus de tout cela, il reste que Gide a introduit dans les lettres françaises, avec une sagesse et une mesure qui n'excluaient pas l'audace, certaines valeurs étrangères qui les ont prodigieusement enrichies. Même si son livre sur Dostoïevski est aujourd'hui dépassé, il demeure que Gide a aidé les Français à comprendre le grand romancier russe; et certains aspects de Nietzsche ne leur seraient pas aussi familiers s'il n'avait fourni à Gide quelques-uns des thèmes de *l'Immoraliste*. Il a même à plusieurs reprises poussé l'abnégation jusqu'à s'astreindre au travail de la traduction et quelques-unes de ses œuvres les plus admirables sont ces traductions précisément.

Chose singulière, au moment où Gide, après une longue vie, vient de franchir les portes de la mort, il ne me paraît pas qu'il appartienne très particulièrement à notre époque. Je le vois donnant la main à Montaigne et à Voltaire, continuant et enrichissant une traduction de prose et de moralité vieille de plusieurs siècles. Le temps aidant, il finira par rejoindre tout à fait ses grands prédécesseurs, dont l'un au moins vécut, comme Gide, une des crises les plus atroces de sa patrie, sans que cela



l'ait jamais détourné de cette investigation sur l'homme et sur lui-même à laquelle il s'était consacré. Ce sera moins l'hédonisme que l'ascétisme qui frappera les regards et une œuvre conduite à travers mille détours dans une direction qui n'a jamais varié. Peut-être l'enseignement suprême de Gide est-il l'acceptation. Il a, dit-on, accepté la mort comme il avait accepté la vie. Si l'on y réfléchit bien, l'acceptation n'implique pas moins de contraintes que le refus. Mais était-il nécessaire, pour s'accepter soi-même, de finir par refuser Dieu ?

COURRIER DE FRANCE

L'ŒUVRE SCIENTIFIQUE DE PASCAL

par Paul Montel
de l'Académie des Sciences.

On ne peut bien connaître les hauts sommets de la montagne qu'après en avoir fait l'ascension le long de différentes faces ou de plusieurs arêtes. Il en est de même pour les hauts sommets de l'esprit humain : ils doivent être approchés et étudiés sous leurs divers aspects. Un génie aussi varié que celui de Pascal peut être considéré soit par la face de la philosophie, soit par celles de la physique ou de la mathématique. Chacun s'efforce de gravir au moins une de ces faces et de s'élever jusqu'à la cime.

L'exposition présentée l'an dernier au Palais de la Découverte de Paris et qui portait le titre « L'œuvre scientifique de Pascal » et « Trois siècles après » l'a abordé par le versant scientifique. Cette belle réunion de documents, de modèles d'appareils, de souvenirs et d'images nous a fait pénétrer dans la vie même de Pascal et des contemporains qu'il a étudiés ou fréquentés.

Mais cette exposition ne s'est pas bornée à une évocation historique. Elle a montré toute la série des conséquences que les découvertes de Pascal ont entraînées, jusqu'aux plus récentes, et mis ainsi en lumière l'immense richesse des idées que son génie a apportées au monde.

Les découvertes scientifiques de Pascal ne se traduisent pas, comme celles de Descartes ou de Newton, par l'énoncé de principes fondamentaux et la création de méthodes générales. Pascal semble se divertir à résoudre des problèmes particuliers, à la vérité difficiles. Mais, au sein de chaque solution, se trouve une théorie féconde qu'il n'explique pas lui-même : ses successeurs la mettront à jour, parfois tout de suite, parfois longtemps après.

En 1639, à l'âge de seize ans, il écrit « l'Essay pour les coniques » qui prolonge les travaux de son maître Desargues et prépare la voie aux géométries projectives que Poncelet et Chasles illustreront deux siècles plus tard.

En 1642, pour aider son père dans le calcul des impôts de Normandie, il invente une machine pour additionner et soustraire. Perfectionnée, elle devint en 1645, la Pascaline, première machine à calculer apparue dans le monde. Elle fut suivie en 1672 par la machine de Leibniz qui permettait

d'effectuer la multiplication. Puis, par des modifications successives de principes et d'organes, on est arrivé à ces magnifiques machines électroniques qui effectuent actuellement les calculs les plus longs et les plus ardues en un temps d'une surprenante brièveté. La Pascaline est à l'origine de tous ces progrès. Son inventeur la présentait en ces termes « ...j'expose au public une petite machine de mon invention par le moyen de laquelle seule tu pourras, sans peine quelconque, faire toutes les opérations de l'arithmétique et te soulager du travail qui t'a souventes fois fatigué l'esprit lorsque tu as opéré par les jetons ou par la plume ».

Plus tard, résolvant un problème relatif au jeu que lui a posé son ami le chevalier de Méré, il découvre la célèbre règle des parties. Elle permet de restituer d'une manière équitable, en tenant compte des gains déjà acquis, les enjeux de joueurs qui interrompent une partie avant la fin. A ce moment, la science du hasard n'était pas créée : on savait seulement calculer les chances. La solution de Pascal est si simple et si claire qu'il est reconnu par tous comme le père de ce calcul des probabilités qui, sous la forme statistique, joue actuellement un rôle considérable dans la physique mathématique comme dans la vie économique et sociale.

Plus tard encore, il s'intéressera aux problèmes relatifs à la roulette qui ont attiré tant de savants. La roulette est la courbe décrite par un point de la jante d'une roue de voiture qui roule sans glisser sur un sol rectiligne. Les solutions de Pascal renferment en germe tout le calcul des infiniment petits que, peu après, Leibniz et Newton vont codifier.

Dans le domaine de la physique, par la retentissante expérience du puy de Dôme, le 22 septembre 1648, il anéantit le verbalisme d'Aristote et condamne à jamais l'affirmation que « la nature a horreur du vide ». Quelques personnes, munies de ce tube à mercure qui devait devenir le baromètre, le transportèrent jusqu'au sommet du pic en observant la variation du niveau du mercure qui baissait à mesure que l'appareil s'élevait. L'air est donc pesant et le vide existe : la pression atmosphérique est découverte et un monde nouveau s'ouvre à la physique. Une théorie universelle de l'équilibre est née qui embrasse à la fois les solides, les liquides et les gaz. D'autre part, ses études sur les liquides et le principe fameux qui porte son nom et a donné naissance à la presse hydraulique font de lui le créateur de la mécanique des fluides.

Dans le domaine pratique, Pascal a introduit et réalisé l'idée de transport en commun par la création des « carrosses à cinq sols », ancêtres des millions de véhicules qui sillonnent maintenant le monde. La première ligne de ces carrosses a été mise en service le 18 mars 1662, quelques mois avant sa mort. Cette première ligne fut celle de « Porte Saint-Antoine-Luxembourg ». « L'établissement commença samedi à sept heures du matin, écrit sa sœur Gilberte Périer, mais avec un éclat et une pompe merveilleux. On distribua les sept carrosses dont on a fourni cette première route. On en

envoya trois à la Porte Saint-Antoine et quatre devant Luxembourg, où se trouvèrent en même temps deux commissaires du Châtelet en robe, quatre gardes de M. le grand Prévôt, dix ou douze archers de la ville et autant d'hommes à cheval... Ensuite, ils délivrèrent aux cochers chacun leurs casaques (qui sont bleues, des couleurs du roi et de la ville, avec les armes du roi et de la ville en broderies sur l'estomac), puis ils commandèrent la marche ».

Les carrosses partent ainsi, à des intervalles d'un demi-quart d'heure, avec les mêmes cérémonies aux deux stations extrêmes. « Cependant, ajoute Gilberte Périer, la chose a réussi si heureusement que, dès la première matinée, il y eut quantité de carrosses pleins, et il y alla même plusieurs femmes : mais l'après-dinée ce fut une si grande foule qu'on ne pouvait en approcher et les autres jours ont été pareils ».

L'exposition du Palais de la Découverte ne s'est occupée que du savant laissant à d'autres le soin de glorifier le grand lyrique de l'anxiété humaine que fut Pascal et les accents sublimes que son âme tourmentée a tirés de son cœur et de son esprit.

Cependant la forme mathématique de sa pensée ne l'a jamais quitté. Elle apparaît dans le fameux pari sur l'existence de Dieu. Elle apparaît dans son style malgré la passion qui l'anime. On a comparé la langue admirable qu'il a écrite aux coulées de lave sorties des volcans de son Auvergne natale qui, même pétrifiées, décèlent la chaleur de leur formation. Cette langue ardente se plie toutefois à des règles parfaites; elle est sobre, logique, riche de substance.

On a souvent regretté que Pascal, comblé de dons magnifiques pour la découverte scientifique, n'ait pas récolté toute la moisson que son esprit pénétrant et son génie créateur eussent pu faire mûrir. Il a eu à portée de la main des trésors immenses et sa main ne s'est pas refermée sur eux pour les saisir. Mais il ne faut pas oublier que Pascal a réuni en un seul être un savant, un poète et un saint. Tout enrichissement de l'une de ces incarnations entraînait un appauvrissement des autres. Tel qu'il fût, Pascal a provoqué dans le monde de l'esprit un ébranlement qui s'est propagé à travers les siècles. Tous, savants, philosophes, politiques, croyants, se sont réclamés de lui et ont utilisé ses révélations ou ses argumentations. Trois siècles après son œuvre, Pascal est jeune encore de gloire et d'immortalité.

LES PEINTRES ET LA PEINE DES HOMMES

par Jean A. Keim

Sous ce titre une exposition rassemble au Musée d'Art Moderne de la ville de Paris soixante deux tableaux. Notre époque ne connaît plus de peintre d'histoire, ni celui des faits divers; le photographe est survenu avec son appareil; c'est lui qui est considéré comme le véritable témoin, tandis que le peintre reproduit sur sa toile des paysages, des natures mortes, ou des figures abstraites.

Certes l'artiste ne travaille plus aujourd'hui sur commande; il cherche à s'exprimer lui-même en interprétant ce qu'il sent le plus proche de son tempérament. L'association des « Peintres témoins de leur temps » a cherché à orienter les peintres vers certains sujets; son but, affirmé par ses statuts, est « particulièrement de réunir les artistes français et étrangers pour susciter et exposer leurs témoignages plastiques sur les hommes et sur leur temps ».

Le premier thème proposé a été « le travail ». Les peintres, en groupe, ont visité des usines à gaz, des centrales électriques, des manufactures de pianos, des camps d'aviation, des verreries, des chantiers navals, des abattoirs, des gares de triage, des fonderies; tous ceux qui avaient été conviés, sans distinction d'école ou de théorie, avaient déjà fait leurs preuves.

Les artistes ont regardé; ils ont pris des notes; ils ont été étonnés par cette atmosphère nouvelle, qui les dépaysait; ils ont découvert que le travail des hommes était un sujet valable, non seulement socialement et sentimentalement, ce qu'ils savaient, mais aussi plastiquement, ce qu'ils ignoraient souvent.

Aucun n'a essayé de faire du réalisme populaire, comme Fougeron avec ses études de mineurs; chacun a interprété suivant son tempérament; le sujet était neuf; la facture demeurait inchangée.

Les vieux maîtres, par des toiles déjà anciennes, ont démontré qu'ils s'étaient déjà penchés sur la peine des hommes. Georges Rouault expose « Une péniche » prêté par le Musée de Grenoble: la femme s'accroche à la barre, tandis que le bateau file dans un paysage tragique. Henri Matisse a envoyé « Le Tisserand breton » qui date de 1895, aux couleurs sombres, fortement charpenté et en relief, une espèce de révélations pour ceux qui ne connaissent que les odalisques et les fleurs aux couleurs plates et vives. Raoul Dufy est aussi présent avec sa fresque multicolore sur « L'histoire de l'électricité » composée comme toile de fond pour un pavillon de l'Exposition Internationale de Paris 1937.

François Desnoyer a réussi un « Port de Sète », étonnant de puissance, une de ses meilleures toiles; Jean Aujame a été étudiant dans une biscuiterie à Maisons-Alfort; il en a rapporté une surprenante « Découpeuse ». Edouard Goerg s'est promené dans les rues de Paris et a vu sortir du sol ces étranges personnages que sont « Les égouttiers ». Paul Colin, qui a rénové l'affiche, a symbolisé « Le travail » par une construction hallucinante où les ouvriers se mêlent d'une façon indissoluble aux machines. Bernard Buffet, le benjamin célèbre dans le monde entier à vingt trois ans, a été aux Halles de Paris pour dessiner « Le poissonnier ». Toutes les écoles sont représentées : Jacques Villon, que le Musée d'Art Moderne consacre en ce moment par une remarquable exposition, a ramené d'un atelier de mécanique des environs de Paris « Un petit atelier » sans faire aucune concession sur ses savantes formes abstraites; quant au maître du naïf qu'est André Bauchant, il nous a apporté une truculente évocation des « Vendangeurs ».

Il est impossible de citer tous les exposants. Un catalogue remarquablement documenté permet de conserver la trace de ces œuvres où se présentent côte à côte, « Les abattoirs », « Le chauffeur de locomotive », « Le barrage », « L'atelier de modes », « Le margeur d'imprimerie » et jusqu'à « La pénicilline ». Marc Chagall a visité une aciérie et en est sorti enthousiasmé; il a pris des notes, mais il a préféré envoyer une « Moisson » aux couleurs chatoyantes.

Cette réunion d'œuvres dont la facture est disparate et que seul relie le sujet, est d'un grand intérêt, parce qu'elle est elle-même un témoignage des possibilités des peintres. Il est plus aisé de travailler tranquillement dans un atelier sur un modèle vivant ou sur une nature morte; il est évidemment facile d'aller planter son chevalet au milieu de la campagne, et ceci fut d'ailleurs une nouveauté au siècle dernier. Il fallait oser ouvrir aux artistes les portes des usines, obtenir la permission des directeurs et des ouvriers et recevoir l'adhésion des peintres.

Certes l'exposition n'apporte point de révélation; les bons peintres ont fait de bons tableaux; leur vision ne s'est point modifiée. Mais ils sont sortis de leur tour d'ivoire et se sont penchés sur l'un des problèmes qui domine à l'heure actuelle la vie et dont l'importance sociale et sentimentale n'a fait que croître à juste titre : « le travail ». Jean Cassou le conservateur en chef du Musée National d'Art Moderne, a rappelé dans sa préface les paroles de Guillaume Apollinaire : « Ceux qui se moquent des nouveaux peintres, se moquent de leur propre figure, car l'humanité de l'avenir se représentera l'humanité d'aujourd'hui d'après les représentations que les artistes de l'art le plus vivant, c'est-à-dire le plus nouveau, en auront laissé ».

Il était dans l'ordre normal des choses que les peintres d'aujourd'hui apportent leur témoignage sur le travail de leur époque. Grâce à une initiative privée, qui a su oser, l'œuvre est commencée; le sujet est valable (la preuve est faite, s'il y avait des sceptiques); il est assez vaste pour retenir certains de ces artistes, à qui vient d'être découvert un nouveau monde, plein de merveilleux, qui existait à côté d'eux et dont ils ignoraient la profonde beauté.

Les livres

Jean ANOUILH — *La répétition ou l'amour puni.*

(éd. La Palatine, Paris, 1950, 186 p.) *

« *La répétition ou l'amour puni* » est peut-être la pièce la plus brillante de Jean Anouilh. Elle est aussi une des plus savamment composées. Elle appartient, avec *Antigone* et *Ardèle*, à sa toute récente inspiration, où le cocasse et le dramatique s'enchevêtrent subtilement. Notre admiration est grande lorsque l'on sent à quel point une imagination instinctive arrive à développer exactement un point de départ dû à l'observation.

Jean Anouilh, cette fois, a su rester fidèle à son thème préféré tout en le transportant dans un climat d'élégance, de frivolité et de raffinement.

Grâce à Marivaux, dont il se sert comme d'un tremplin, Jean Anouilh arrive à frôler, pour notre joie, les « *Liaisons Dangereuses* » de Laclos, s'approche quelquefois même de Sade, tout en réussissant à demeurer lui-même. C'est de la grande et véritable tradition.

« *La répétition ou l'amour puni* » comptera sûrement parmi les ouvrages les plus caractéristiques et les plus réussis de son œuvre.

Nous lui serons toujours profondément reconnaissants de nous avoir fait confiance et de nous avoir permis d'en parachever la réalisation scénique.

Devant un tel ouvrage, ce qui apparaît à l'esprit c'est le mot « Maîtrise ». Anouilh n'impose-t-il pas cette fois aux lois les plus conventionnellement reconnues du théâtre, d'autres lois qui lui sont propres ?

Jean-Louis BARRAULT

Georges BERNANOS — *Un mauvais rêve.*

(lib. Plon, Paris, 1951, 253 p.) *

Ce roman, la dernière œuvre importante laissée par Georges Bernanos, a eu toute une histoire. Les personnages de l'écrivain Ganse, de son étrange amie Simone Alfieri, des deux jeunes désespérés Olivier et Philippe, se présentèrent à l'imagination du romancier dès 1931, mais il n'écrivit alors que

(*) Les ouvrages marqués d'une astérisque peuvent être consultés à la bibliothèque de l'Institut français.

deux ou trois chapitres de leur histoire. Quatre ans plus tard, lorsque, obéissant à une suggestion de ses éditeurs, il voulut composer un roman policier, il y introduisit une partie de l'œuvre abandonnée. Simone se confondit avec la meurtrière qui, au début d'**Un Crime**, tue la châtelaine de Mégère et le prêtre de la paroisse, auquel elle se substitue.

On fit observer à Bernanos que le roman, dans sa seconde partie, perdait ce caractère policier qu'il avait voulu lui donner. Il se remit au travail et écrivit **Un Crime**, tel qu'il devait être publié en 1935. Au lieu de Simone Alféri, une autre femme, Evangeline, commettait le double meurtre. Il n'y avait plus ni Ganse, ni Olivier, ni Philippe.

Mais Bernanos n'avait pas renoncé à leur donner la vie. A peine eut-il achevé la seconde version d'**Un Crime**, qu'il reprit les chapitres supprimés, les remania, les creusa en profondeur, composant en quelques semaines, à Majorque, ce **Mauvais rêve**, qui se trouve donc contemporain de **Monsieur Ouine**, de la **Nouvelle histoire de Mouchette** et du **Journal d'un curé de campagne**.

Puis il laisse dormir son manuscrit dans un tiroir et finit par en distribuer les cahiers à trois de ses amis. Une série de hasards nous a permis de retrouver ces textes et de reconstituer l'œuvre telle que Bernanos l'avait complètement achevée en septembre 1935.

On retrouvera dans ce roman toutes les qualités de l'écrivain, qui n'a rien donné de plus fort que certains des dialogues où les personnages d'**Un Mauvais rêve** livre leurs secrets. On y retrouvera aussi certains des thèmes permanents de toute son œuvre : la drogue, le suicide, la psychiatrie, et ces créatures « au bout du rouleau » en qui s'incarnent les diverses formes du désespoir moderne. L'extraordinaire figure de Ganse, écrivain vieillissant et déchu, s'apparente aux fantoches littéraires de l'**Imposture** et au personnage principal de **Monsieur Ouine**. Mais il est impossible de ne pas reconnaître surtout, sous ses traits grotesques et tragiques, le reflet caricatural de Bernanos lui-même dans un miroir atrocement déformant.

L'amour n'est pas moins présent dans les angoisses nerveuses du jeune Olivier Mainville, dans la souffrance de son ami Philippe, et jusque dans le drame de l'héroïne, Simone Alféri, que l'on suit, haletant d'anxiété, sur le chemin qui la mène à sa terrible destinée. C'est le drame de la peur, cette peur qui est partout chez Bernanos et dont il ne triomphera qu'à ses derniers jours, en écrivant les **Dialogues des Carmélites**. Drame, aussi, du mensonge tout-puissant, prenant possession d'une âme, « mauvais rêve » que Simone porte en elle comme un cancer rongeur. Une même malédiction unit ici tous les personnages dans une étrange communion, qui est celle du péché, signe d'un monde coupé de ses sources spirituelles et privé du miracle de l'enfance perdue.

Mais la charité surnaturelle de l'auteur pour ses propres créatures laisse malgré tout une porte ouverte à l'espérance. « Toutes les brèches ouvrent

sur le ciel », dit le curé de campagne. C'est peut-être ce qu'entrevoit Simone lorsque, à la dernière ligne du roman, son crime accompli, elle se trouve soudain en face d'un prêtre et « s'avoue vaincue ».

Joseph ZOBEL — *La rue Cases-Nègres.*

(éd. Jean Froissart, Paris, 1950, 312 p.) *

Un noir a parlé. Il a parlé sans haine, sans rancune. Il a témoigné avec amour pour la rue Cases-Nègres, pour toutes les rues Cases-Nègres de la Martinique, du Sénégal, de Madagascar; et même pour les rues Cases-Nègres, habitées par les blancs, de la banlieue parisienne, des mines du Nord ou des usines du Creusot. Et son témoignage, loin d'élever de nouvelles barrières, donne envie de se porter au secours de tous les Hassam du monde, pour empêcher des nouvelles m'man Tine et mère Dalia de succomber en accomplissant une tâche au-dessus de leurs forces.

Voilà ce qu'a réussi Joseph Zobel en écrivant *La rue Cases-Nègres*, à la fois documentaire et roman. Le talent remarquable de l'auteur, sincère et simple, nous fait participer à l'enfance et à l'adolescence de Joé Hassam en même temps qu'il dresse le tableau pittoresque d'une petite communauté noire. Son exotisme est toujours naturel, le tragique toujours contenu. Ses qualités de fraîcheur, d'émotion, qui n'excluent pas toutefois une certaine âpreté, rappelle celle des meilleurs « negros-spirituals ».

La rue Cases-Nègres a été sélectionné pour le Prix des Lecteurs 1950.

Gilbert MEDIONI — *Art maya du Mexique
et du Guatemala (Ancien Empire)*

(éd. de la Cyme, Paris, 1950, 113 p.) *

« L'Amérique centrale est restée à peu près inconnue jusqu'au milieu du siècle dernier. L'histoire du peuple maya est celle d'un peuple dont l'évolution s'est faite en marge des grands courants de l'humanité; dont les découvertes (l'invention d'un système de positions et la conception du zéro en arithmétique, un calendrier aussi précis que le nôtre, des connaissances d'astronomie d'autant plus étonnantes qu'il n'avait aucun instrument même rudimentaire à sa disposition) justifient l'intérêt qu'on ne cesse de lui porter; qui a su créer un art original; qui enfin, après avoir éclairé de ses feux l'Amérique tout entière, s'est éteint brusquement ».

Telles sont les premières lignes de ce luxueux ouvrage, qui ne devait traiter, si l'on en croit son titre, que de l'art de ce peuple énigmatique. Il apporte en fait beaucoup plus. On y trouve d'abord l'essentiel de ce qu'il faut connaître sur cette extraordinaire civilisation : son extension géographique, les témoignages qui en subsistent, sa durée probable, ses caractères généraux, l'histoire de sa découverte etc... Ayant pris connaissance de ces

données fondamentales, le lecteur découvrira dans l'émerveillement, grâce aux quatre-vingt une photographies présentées par M. Médioni les splendeurs de l'art maya de l'« Ancien Empire », qui s'étend du Vème. siècle avant J. C. au Xème siècle de notre ère. Mais les trente dernières pages du livre sont peut-être les plus attachantes; elles consistent en une série de monographies sur l'origine des Maya, leur mythologie, leur écriture et leur calendrier. Cette dernière étude en particulier, où les inscriptions, l'astronomie et l'arithmétique maya sont examinées dans leurs rapports mutuels, ne se lit pas sans passion.

H. ALIMEN — *Atlas de Préhistoire.*

(éd. N. Boubée et Cie., Paris, 1950, 205 pages avec 86 figures dans le texte; 1 carte, 1 tableau, 16 planches en noir et 4 planches en couleurs hors texte) *

La Préhistoire, longtemps domaine des seuls spécialistes, attire maintenant l'intérêt de plus en plus vif du public cultivé et, à l'occasion de récentes découvertes retentissantes, l'attention même du grand public.

Il paraissait indispensable, dans le cadre des *Atlas d'Histoire Naturelle* des Editions N. Boubée et Cie, de consacrer à l'initiation et à l'étude de la Préhistoire trois volumes, dont le premier vient de paraître.

Mlle. H. Alimen, docteur ès Sciences, chargée du Cours de Préhistoire à l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris, ancien Président de la Société Préhistorique Française, membre du Conseil de la Société Géologique de France, est bien connue par ses travaux scientifiques, tant dans les milieux préhistoriques que géologiques. Elle a apporté à la rédaction de cet ouvrage, outre sa remarquable compétence scientifique, des qualités pédagogiques acquises au cours d'un long enseignement à l'Ecole Normale Supérieure de Fontenay-aux-Roses, et à la Faculté.

L'*Atlas de Préhistoire* reste dans la tradition des précédents *Atlas d'Histoire Naturelle*, par les nombreuses planches de documents photographiques représentant : outils, armes, objets mobiliers, figurations artistiques. Il vise ainsi, non seulement à faire connaître ces témoignages de la vie préhistorique, mais aussi à aider le débutant dans la reconnaissance et la détermination des pièces. De très nombreux dessins dans le texte précisent les caractères que le document photographique ne peut pas toujours mettre en valeur.

Quatre planches en couleurs rehaussent l'attrait du volume donnant une vue saisissante de la matière première offerte à l'artisan préhistorique, et des chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture préhistoriques.

Mais ce volume oriente aussi un peu dans une voie nouvelle la collection des *Atlas*, par le texte qui déborde largement l'explication des planches, et où l'auteur s'est proposé de donner un aperçu de l'état actuel de la Préhistoire.



Dans une première partie, les divers types de stations préhistoriques sont décrits en détail; des conseils sont donnés pour les fouilles. Mais surtout les méthodes complexes, faisant appel à des disciplines scientifiques diverses et qui sont aujourd'hui susceptibles d'éclairer les problèmes de la Préhistoire, sont finement analysées. L'apport de la géologie est éclairé d'un jour particulier, précisé par de nombreux croquis, qui peuvent aider de jeunes préhistoriens à prendre conscience des faits à observer, des concours à solliciter pour que les documents qu'une fouille met à jour, puis détruit ne soient pas à jamais perdus (étude du milieu — chronologie relative ou absolue, etc...)

Une deuxième partie est consacrée à l'étude des matières premières utilisées par l'homme préhistorique, et à celle des techniques de fabrication des outils, des armes, des instruments de chasse et de pêche, etc. Ceux-ci sont décrits en détail, du Paléolithique inférieur à l'Age des Métaux, en même temps que les stations types, pour la presque totalité françaises, ainsi que les races humaines qui se sont succédé au cours de tous ces millénaires.

Les grands problèmes de la vie préhistorique sont évoqués : souci de la nourriture, souci de la défense et de la protection, souci de l'au-delà... Enfin les grandes manifestations spirituelles : création artistique, constructions collectives, sont envisagées dans ce qu'elles ont d'essentiel pour caractériser la psychologie des hommes d'avant l'Histoire.

Cet Atlas s'adresse donc aux étudiants qui veulent aborder la Préhistoire — si délaissée dans les programmes officiels de l'Enseignement du 2e Degré, — aux instituteurs, précieux auxiliaires des préhistoriens qui, par leur contact étroit avec le terroir, sont susceptibles de déceler des indices de stations encore inconnues, et qui, seuls, peuvent former les paysans au respect de vestiges préhistoriques par hasard exhumés dans leurs travaux. Il doit aussi rendre grand service aux préhistoriens débutants, ainsi qu'aux « amateurs » dont le concours reste si utile à la science préhistorique, et, enfin, à tout homme cultivé, désireux de mieux connaître le lointain passé de l'humanité, et de se former une opinion sur les méthodes qui en abordent l'étude.

Georges POULET — *Etudes sur le temps humain.*

(éd. Plon, Paris, 1950, 409 p.) *

Depuis les grandes œuvres de Charles Du Bos, Marcel Raymond, Albert Beguin, jamais semble-t-il la critique littéraire n'a-t-elle eu plus nettement conscience des profondeurs métaphysiques sous-jacentes à toute littérature. Jamais non plus, depuis Bergson, Heidegger, Jaspers, Gabriel Marcel, Wahl et Sartre, la métaphysique n'a-t-elle aussi volontiers été chercher une inspiration ou une confirmation dans des textes proprement littéraires. Au fait, nous savons aujourd'hui qu'il n'y a point de différence fondamentale entre philosophie et littérature, et que l'une et l'autre ne sont qu'un même témoignage de l'éternel effort de conscience par lequel l'homme essaie de se

penser dans son univers et dans son destin. « Nous ne savons, écrit Jean Wahl, ce qu'est la métaphysique ni ce qu'est la poésie, mais le fond de la poésie sera toujours métaphysique, et il est fort possible que le fond de la métaphysique soit également toujours la poésie ».

Le livre que voici se présente donc comme un essai de critique à la fois littéraire et philosophique. En se donnant pour tâche de considérer quelle a été l'expérience vécue de la durée chez les grands écrivains français depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, l'auteur a cru découvrir qu'il y avait là une méthode nouvelle pour saisir dans son mouvement dialectique tout l'ensemble de pensées et de sentiments qui en se formant, en se défaisant et en se reformant toujours, ne cesse de constituer le **temps humain**.

C'est à l'aide de cette nouvelle méthode critique que Georges Poulet a passé en revue les œuvres de Montaigne, Pascal, Molière, Corneille, Racine, Madame de La Fayette, Fontenelle, l'abbé Prévost, J.-J. Rousseau, Diderot, Benjamin Constant, Alfred de Vigny, Théophile Gautier, Flaubert, Baudelaire, Paul Valéry et Marcel Proust.

Une longue introduction qui n'est autre qu'une histoire de la notion de la temporalité depuis le Moyen Age jusqu'à nos jours permet au lecteur de saisir l'originalité de la méthode créée par Georges Poulet.

Georges DUHAMEL — *Le voyage de Patrice Périot.*

(Mercure de France, Paris, 1950)

Comment rendre compte en quelques lignes de ce livre où se retrouve toute l'expérience humaine dont la sève remplit les dix volumes de la **Chronique des Pasquier** ? Comment résumer sans la trahir une action où tant de problèmes sont en jeu ?

Patrice Périot est physiologiste. Savant arrivé au sommet des honneurs universitaires, il est en même temps homme de parti et d'extrême gauche, quelque chose comme un Perrin ou un Langevin. Comment, peu à peu, il arrivera à se demander s'il n'a point fait fausse route et si l'engagement n'est pas une erreur pour l'homme de sciences, tel est le sujet profond du livre, mais parallèlement à cette intrigue qui met le savant aux prises avec la société moderne, avec les tyrannies politiques du temps présent, une autre intrigue nous montre Patrice Périot dans sa famille et alors, ce n'est plus un savant, mais un pauvre homme qui souffre.

Une tragédie familiale, assez voisine de celle dont fut victime, entre les deux guerres un écrivain engagé — d'extrême droite celui-là — fournit au romancier, avec une vraisemblance totale, l'élément qui précipitera la crise. Le fils de Patrice Périot se suicide et la presse joue avec ce cadavre. Devant ce drame, le savant pliant sous le poids d'une infinie lassitude, songe à faire le geste mortel que fit, il y a dix ans, un chirurgien célèbre. A ce

moment là, son autre fils, qui est profondément religieux, supplie le savant de se mettre à genoux pour prier avec lui. Mais quel sens aurait, pour Patrice Périot, un tel geste ? Soudain, dans la nuit, monte du jardin, l'odeur familière d'un chèvrefeuille — et, dans ce livre sombre comme le siècle où nous vivons, l'humble parfum ramène l'humble espoir.

Peut-être le meilleur roman qu'ait écrit Duhamel.

Marcel AYME — *En Arrière.*

(Gallimard, Paris, 1950, 270 p.) *

C'est un recueil de nouvelles, qui figurera sans doute parmi les œuvres mineures de l'auteur d'*Uranus*, mais où l'on retrouvera toutes les caractéristiques de son génie personnel, tous les procédés de son talent : conteur fantastique, moraliste, et très fin observateur des ridicules de son époque. Marcel Aymé n'a jamais rien écrit de plus fin ni de plus profond que certains récits d'*En Arrière*. A elle seule, l'histoire de *Josse*, la brute qui devient un assassin par besoin d'amitié et d'amour, constitue un roman féroce et poignant que d'autres écrivains eussent délayé en trois cents pages. La fable bouffonne du mendiant américain (un mendiant en auto, bien entendu) qui créa la religion du Grand Moteur, à l'aide de la mythologie moderne, ferait la gloire d'un Swift ou d'un Butler. Et rien n'est plus drôle — d'une drôlerie acide — que le *Conte du Milieu* où Perrault semble collaborer avec Carco, ou Maupassant avec *Ma-Mère-L'Oye*... *Fiançailles*, où l'on voit une noble famille affligée d'un rejeton-centaure, oui : un centaure, quadrupède — appartient à l'humour surréaliste et rejoint pourtant le classicisme éprouvé. Plusieurs récits de la vie montmartroise de 1950 prendront place dans le dossier ouvert par les *Courteline*, les *Dorgelès*, les *Mac-Orlan*. Ils offrent donc une importance pour l'histoire des mœurs, des modes et du goût.

Henri BOSCO — *Un Rameau de la Nuit.*

(Flammarion, Paris, 1950, 334 p.)

M. Henri Bosco est décidément le maître du roman fantastique; disons mieux : du roman mystique. Car *Un Rameau de la Nuit* semble développer, sous le voile d'une fiction qui pourrait prêter au réalisme pur et simple, un thème ésotérique que, bien entendu, chaque lecteur interprétera à sa guise. Le narrateur, un érudit marseillais, conte une aventure où il a « failli sombrer dans la folie » afin, dit-il « d'exorciser ses démons ». Elle se déroule tour à tour dans un village abandonné, dans le Vieux-Port de Marseille, et dans une demeure mystérieuse qu'il a louée en pleine Provence, et où il a l'intuition d'avoir réincarné un mort que sa bien aimée, survivante, attendait toujours... L'affabulation peut-être compte beaucoup moins que l'atmosphère où il se plonge et nous plonge avec lui. Il avoue lui-même en deux ou trois endroits, qu'il a de la peine à en nouer tous les fils. Aussi

serait-ce le trahir que de résumer la trame romanesque. Le plus authentique de l'ouvrage réside sans doute dans ses mémoires d'une vie intérieure, qu'il rédige « pour son plaisir privé ». Mais le grand art de l'auteur consiste à créer un milieu qui concurrence avantageusement le monde réel : tous les personnages, même les comparses, y sont hallucinants et d'ailleurs hallucinés; tous voyants, tous possédés par des forces divines ou telluriques (là est le problème principal, qu'il resterait à trancher). Une petite servante, un vieux marin, un innocent de village, une châtelaine, un écolier, un jardinier, ont tous en commun ce don extraordinaire, et pourtant M. Bosco les peint avec un pittoresque et une humanité à quoi il faut rendre hommage. **Un Rameau de la Nuit** s'inscrit dans une grande lignée littéraire. On y reconnaîtra ensemble M. Giono et Alain Fournier, Huysmans et Charles-Louis Philippe. Mais la parenté la plus évidente rattache un tel livre aux romantiques allemands dont ce romancier méridional est le descendant légitime. Feu Edmond Jaloux eût raffolé de l'œuvre nouvelle d'Haïti Bosco, et Nerval, et peut-être Maeterlinck, qui serait surpris de trouver une couleur si nordique à ses Méditerranéens. **Un Rameau de la Nuit** brille encore d'une langue infiniment riche et savoureuse, d'un style à la fois nerveux et pur dont on subit très vite l'envoûtement. Certaines scènes d'amour où les âmes s'unissent plutôt que les corps, formeraient à elles seules des pages d'anthologie. De toute façon, voilà un livre de qualité exceptionnelle et qu'on ne peut lire sans vouloir le relire pour en pénétrer, ou seulement en approcher, le secret.

Pierre de BOISDEFFRE — *Métamorphose de la Littérature.*
de Barrès à Malraux

(Alsatia, Paris, 1950, 384 p.)

La première moitié du XX^e siècle a été caractérisée par un certain nombre d'œuvres découvrant avec anxiété la condition humaine, née des bouleversements mondiaux et des progrès accélérés de la Science. Dans quelle mesure la primauté du spirituel peut-elle se maintenir au milieu de ces forces de la nature, déchaînées avec une telle violence que l'homme s'ingénie à s'en défendre en leur opposant des forces plus puissantes encore ? Le rocher de Sisyphe est maintenant à l'échelle cosmique.

Ce drame de l'humanisme est exposé chez Claudel, Péguy, Bernanos, Valéry, Malraux, avec une intensité dans l'affirmation ou la négation, qui réveille l'antique angoisse du destin, angoisse refoulée par une génération pour qui la littérature et ses rites représentaient une fin en soi. Il semble que se soit fait entendre la pathétique constatation de Bergson : « Dans ce corps démesuré, grossi, l'âme reste ce qu'elle était, trop petite pour le remplir, trop faible pour le diriger ».

M. Pierre de Boisdeffre a dressé un inventaire de ces œuvres de ces temps avec la chaleur du jeune conférencier des « Rencontres de Genève » et du contradicteur de la « Liberté de l'esprit ». En dépit de quelque excès

de rhétorique, c'est une vue haute et émouvante des grands courants de la pensée contemporaine. Faut-il espérer une civilisation plus humanisée ou craindre une irréparable régression de notre dignité ? Un second volume, allant de Proust à Sartre, nous éclairera sans doute sur le côté vers lequel l'auteur fait pencher la balance.

LA VARENDE — *Les Broglie.*

(Fasquelle, Paris, 1950, 352 p.)

M. de la Varende est, en Normandie, le voisin et l'ami de l'illustre famille de Broglie. C'est la première raison qu'il invoque pour avoir composé ce volume. La seconde réside dans son propos avoué de montrer les grands services que l'aristocratie a rendus, sous tous les régimes, à la France. Il est d'ailleurs évident que la gloire des Broglie n'a jamais été plus éclatante qu'aujourd'hui, où deux grands savants succèdent à tant de maréchaux, de prélats, d'ambassadeurs et de ministres. Les Broglie, quand ils sont venus du Piémont au XVII^e siècle, en étaient déjà à l'onzième génération. La dix-neuvième est notre contemporaine et compte d'ailleurs cinq branches. On voit que leur lignée en croise d'autres fameuses, depuis les Ligne, les Montmorency jusqu'à Mme. de Staël et à l'actuelle comtesse de Pange. L'histoire littéraire est donc concernée dans le livre autant que l'histoire militaire ou politique. M. de la Varende s'est fait le rhapsode de cent biographies toutes passionnantes et même toutes édifiantes. En suivant cette série prestigieuse on suit aussi toute la chronique de la nation française. On y découvre la connexion de tant d'événements et de tant d'hommes que ce magnifique ouvrage peut être dit « une leçon de perspective historique ». Il est écrit avec la verve habituelle du conteur. Jamais celui-ci n'a eu de meilleurs motifs d'admirer ses héros et de nous les faire admirer. Même le portrait du prince Louis, le prix Nobel, prend sous sa plume des couleurs épiques : n'est-ce pas un bel hommage du romancier au physicien ?

René JOHANNET — *Vie et mort de Péguy.*

(Flammarion, Paris, 1950, 478 p.)

Après les ouvrages des Tharaud, de Daniel Halévy, de feu Romain Rolland, voici que M. René Johannet apporte encore du nouveau sur Péguy, entendez sur l'homme plutôt que sur l'œuvre. Mais celle-ci dépend si étroitement de celui-là que le biographe fait œuvre de grand critique rien qu'en fixant les traits historiques d'un écrivain souvent enkysté, si on peut dire, dans sa propre légende. M. Johannet a fréquenté Péguy depuis 1910 jusqu'aux premiers jours de la guerre de 1914. Il l'a observé avec amitié, admiration et aussi clairvoyance, méfiance parfois. Nul n'était donc mieux qualifié pour dresser le bilan équitable d'un personnage curieux, excentrique dans son humeur comme dans son génie, et dont on peut dire qu'il assemble en lui

beaucoup de contraires. Au total, bien entendu, la balance penche du bon côté. Mais désormais on ne pourra parler de Péguy sans avoir lu ce que M. Johannet nous révèle de ses amitiés, de ses amours, de ses haines, — ceci pour le domaine de la vie privée — et aussi de son romantisme foncier, de son complexe archaïquement proudhonien et des influences qu'il a subies : Michelet, Georges Sorel, Bergson, etc... **Un saint en zigzag... Un grand homme avec une maladie de foie. Et presque pas d'huile dans les rouages...** Des formules aussi piquantes aussi pénétrantes abondent dans le livre. Les chapitres consacrés à la mort de Péguy sont poignants et apportent une documentation toute nouvelle.

Jean ALAZARD — *Ingres et l'Ingrisme.*

(Albin Michel, Paris, 1950, 297 p.) *

Sous le titre « **Ingres et l'Ingrisme** » Jean Alazard dont on connaît les excellents travaux sur la peinture italienne, nous donne un livre qui, tout en rappelant l'essentiel de la biographie du Maître de Montauban vise surtout et réussit parfaitement à exposer son esthétique. Plus de cent reproductions illustrent le texte.

On connaît la formule célèbre « le dessin est la probité de l'Art » par laquelle Ingres croyait excommunier les excès de couleur de Delacroix. Pauvre couleur romantique noyée aujourd'hui dans les bitumes qui ont coulé, dans les bleus de Prusse et les terres de Cassel qui ont viré à la suie ! La formule rend compte des admirables portraits qu'Ingres faisait à Rome pour cent sous, mais elle n'explique pas des aberrations comme le **Cherubin**, comme **Raphaël et la Fornarina**, comme **Francesca da Rimini**, ou comme le ridicule **Renaud et Angélique**. Cette incapacité à construire un ensemble est ce qui frappe le plus dans l'œuvre d'Ingres, par contre, quelle beauté dans les visages et quelle vérité d'expression !

Nous permettra-t-on à ce propos de demander pourquoi deux bons livres paraissent coup sur coup sur Ingres, et pourquoi il existe toute une bibliothèque sur Delacroix, alors que l'on a rien publié depuis vingt ans sur Chassériau qui, à notre humble avis, les dépasse tous deux, car il a réussi, lui, cette synthèse du dessin et de la couleur qu'Ingres n'a jamais soupçonnée et que Delacroix n'a atteinte que dans quelques peintures murales.

Léonard de Vinci.

(Gallimard, Paris, 1950, 171 p.)*

Le **Léonard de Vinci** que publient les éditions de la N. R. F. est à coup sûr l'un des plus beaux livres de l'année.

L'ouvrage, dont l'exécution a été dirigée par André Malraux, se présente sur un plan assez différent des monographies habituelles. En effet, plutôt.

que de faire écrire une étude nouvelle sur Léonard de Vinci par un spécialiste, on a reproduit la célèbre introduction à la méthode de Léonard, de Valéry, ce qui est une excellente idée, et la vie du Vinci, extraite de *l'Histoire de la Peinture en Italie* par Stendhal. Il s'agit là d'un hâtif travail de librairie et une étude au courant des derniers travaux l'aurait avantageusement remplacé. Beaucoup plus intéressantes sont les notices sur les tableaux et les textes choisis de Poussin, Hegel, Chateaubriand, relatifs à l'œuvre du grand peintre.

Mais ce qui est surtout remarquable dans ce livre et lui assurera une place dans la bibliothèque des amateurs, c'est la qualité des illustrations et leur choix. Détails de tableaux, de fresques, esquisses et cartons reproduits avec une fidélité parfaite et qui constituent la plus agréable et la plus vivante des documentations.

DUC DE LEVIS-MIREPOIX
Les Guerres de Religion 1559-1610
(Fayard, Paris, 1950, 482 p.)

Le propos de ce livre est limité au plus juste, car on pourrait craindre que les «guerres de religion» en France ne se soient en fait prolongées jusqu'à la fin de la révolte des Camisards, soit 1713. Mais le duc de Lévis-Mirepoix en arrête la chronique à Henri IV : les troubles de l'époque Richelieu, les sièges de la Rochelle ou de Montauban appartiendront à un autre historien. On lira ce livre avec autant d'aisance que d'intérêt. Il observe le ton froid d'un manuel, mais il fournit les détails les plus minutieux de la vérité la mieux établie. Le pathétique en reste donc virtuel ; le lecteur le sentira peut-être d'autant plus. Les portraits des trois derniers Valois, des grands réformés, Agrippa d'Aubigné ou Théodore de Bèze, celui de Henri IV «le régénérateur» sont brossés avec une précision qui vaut la maîtrise. On reconnaîtra donc que cet onzième volume de la collection « *Connaissance de l'Histoire* » éveillera des vocations d'historien et, peignant des temps très cruels, une politique très embrouillée, donnera d'heureuses leçons à tous les lecteurs modernes. La culture générale et le civisme y trouveront leur compte. Des tables chronologiques et un grand tableau des dynasties françaises, en hors texte, facilitent encore l'initiation du profane à cet ouvrage de grande érudition et de grande probité.

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI

L'EMOUVANTE MINUTE DU QUARTIER-MORIN

par Camille Lhérisson

Tout le monde sait ce que fut le voyage triomphal du Président Paul E. Magloire dans le Nord, l'arrivée au Limbé, l'accueil du Cap, l'ovation indescriptible. Les hommes du Nord manifestaient leur fierté et leur joie de nous avoir donné un grand chef. Nous retrouvions parmi ce joyeux tumulte tout un passé d'histoire, et chaque coin de terre nous rappelait de grandes choses : Bréda, Vertières, la Ravine à Coulevres, le Cap lui-même, dont chaque pierre raconte encore l'héroïsme de nos ancêtres, une glorieuse destinée. De grandes ombres nous hantaient, ce qui ne nous empêchait pas de songer à Werleigh et à Louis Mercier, d'impérissable mémoire. Et puis, la Citadelle et ce qu'elle évoque de détermination. Nous faisons un véritable pèlerinage, qui nous ramenait aux origines mêmes de notre nationalité, aux sources vives de l'histoire nationale et nous reprenions courage, et nous trouvions une nouvelle raison d'aimer et de comprendre ceux qui nous forgèrent une patrie, et c'était émouvant pour nous, pour toutes nos pensées animées par l'enthousiasme des foules, pour nos âmes qui se retrempaient en de si grandes heures, en un si haut lieu, dans le profond respect du génie national, dans l'estime des citoyens illustres que ce génie a engendrés. Nous retrouvions le sens de l'unité nationale, toute une force morale qui nous soulevait au-dessus de nous-mêmes. Des jours se succédaient et notre impression s'approfondissait, s'exaltait davantage. Limonade, Ouanaminthe, Cormiers, l'Eau lourde du Bassin-Rodo, Croix-Jésus, tout cela avait pour nous une signification charnelle. Nous retrouvions une raison d'être, une inspiration profonde.

Un matin de lundi, en route pour Ouanaminthe, nous nous arrêtons au Quartier-Morin. Une foule immense était là, recueillie, elle attendait. Elle attendait celui dont l'enfance s'était écoulée dans le climat paisible de la petite ville, dont l'adolescence inquiète s'était recueillie dans ses campagnes; elle attendait de retrouver le gosse qui a grandi et qui est devenu le Président de la République. Elle attendait Paulo, le garçon timide et prédestiné, généreux et courtois, toujours souriant et affable, dont le cœur ne s'est pas endurci, malgré l'expérience politique et les jeux machiavéliques des hommes et est resté si bon, qu'il s'ouvre à toutes les misères.

Quand il se présenta, lui qui se rappelait tous ces visages qui se penchaient vers lui, ce fut dans l'acclamation et le triomphe. Pour lui de même que pour les autres, ce fut la grande minute. Subitement, des larmes coulèrent sur les joues de Son Excellence, sur son visage contracté par l'émotion. D'un geste brusque, le Colonel Paul E. Magloire tira de sa poche des lunettes noires, s'en couvrit les yeux et d'un autre geste aussi rapide il prit son mouchoir qu'il porta à son visage. Avec une coquetterie de grand garçon, il voulait effacer la trace de cette soudaine émotion. A l'église, le Curé, le R. P. Emile Robert, homme cultivé et savant théologien, retraça la destinée des Magloire dont Quartier-Morin est le domaine. Il dit son espoir d'une Haïti meilleure et la confiance que ce peuple qui l'acclamait a en son chef. Après le Te Deum, ce fut la visite à la grande Dame du Quartier-Morin, Mme. Veuve Honoré Moïse, grand'tante du Président de la République. Embrassades mouillées de larmes de joie et de fierté. Elle fit brièvement des recommandations à celui qu'elle regarde encore comme un grand enfant et à qui un peuple enthousiaste a confié ses destinées.

Ces minutes du Quartier-Morin, qui ont remué le cœur de beaucoup de gens, ont montré que la sensibilité du Président de la République, qui n'a pas perdu sa vivacité et sa fraîcheur, est un sûr garant de son amour du peuple. Cette sensibilité, c'est aussi l'assurance qu'il saura toujours, comme dans le passé, respecter les valeurs humaines, s'émouvoir des misères de ce peuple qu'il aura à cœur de soulager.

LA SOCIÉTÉ NATIONALE D'ART DRAMATIQUE

Après une longue éclipse, qui date de la mort du célèbre poète et dramaturge haïtien, Massillon Coicou, l'art dramatique connaît aujourd'hui en Haïti, une véritable renaissance.

Le public accourt avec un sincère enthousiasme aux spectacles offerts par un groupement théâtral et littéraire que deux années d'efforts poursuivis avec une rare persévérance, ont rendu justement célèbre dans la capitale et même en province : la **Société Nationale d'Art Dramatique**.

Le très dynamique animateur de cette société artistique est M. Charles de Catalogne, actuellement directeur du Théâtre de verdure Massillon Coicou.

Nous lui avons demandé de résumer pour **Conjonction**, les buts et les activités de la jeune et vibrante compagnie qu'il a fondée.

« La Société Nationale d'Art Dramatique, nous dit-il, créée le 13 décembre 1948, fut approuvée par le Département de l'Intérieur, aux termes d'une lettre de M. le Sous-Secrétaire d'Etat Thomas Désulmé, en date du 17 décembre 1948.

« La S.N.A.D. compte maintenant une cinquantaine de membres, régis par une « charte constitutionnelle » et possède son siège social, 61 bis, rue Capois, à Port-au-Prince.

« Le Conseil d'administration est ainsi composé :

« Mme. Jacqueline Wiener, M. Pradel Pompilius, M. Simon Desvarieux, M. Roger Savain, M. Stern Rey, M. Edouard Dupont et M. Charles de Catalogne.

Parmi nos membres, une vingtaine d'artistes participent à toutes les manifestations publiques de la vie haïtienne Mmes. et Mlles. : Jacqueline Wiener, Denise Pétrus, Adeline Périgord, Ghislaine Wilson, Simone Laraque, Gisèle Durosier...

MM. Paul Savain, Lucien Lemoine, Edouard Dupont, Clovis Bonhomme, Gérard Brun, Robert Wilson, Nicolas Vincent, Fritz Savain, Pierre Monosiet et Charles de Catalogne.

« Connue d'abord sous le nom de **Centre d'Art Dramatique**, notre société dut modifier son titre pour éviter toute confusion avec le « Centre d'Art » qui réunit de jeunes peintres et sculpteurs.

La **Société Nationale d'Art Dramatique** a prouvé sa vitalité en organisant, conformément à ses statuts, de nombreux spectacles, des conférences littéraires.



res, matinées poétiques, cours de littérature, d'histoire du Théâtre (par MM. Pradel Pompilius et Léon Laleau) cours d'art dramatique etc. avec le concours des plus éminents écrivains et des plus hautes personnalités officielles. Outre ses réunions littéraires, qui devinrent les « jeudis » de la S.N.A.D., il faut signaler nos émissions radionophoniques du dimanche, primitivement données sur les ondes de la station 4VRW puis, sur celles de la 4WM.

« C'est à l'un des premiers jeudis de la S.N.A.D. que fut donnée lecture du manifeste de l'École réaliste haïtienne, signé de MM. Carlos St. Louis et Antoine Dupoux.

« Le souvenir de quelques uns de nos plus grands poètes et dramaturges fut aussi exalté dans plusieurs séances : Frédérick Burr-Reynaud, Charles Moravia, Massillon Coicou, G. Sylvain... Notons aussi la participation de la S.N.A.D. à la célébration du jubilé de M. Antoine Innocent, organisé par l'Union de la Jeunesse haïtienne, où j'ai eu la joie, comme administrateur de la Société Nationale d'Art Dramatique, de prononcer un discours en l'honneur du doyen des acteurs haïtiens.

« Comme vous le voyez, notre action ne se borne pas à quelques réalisations de dilettantes, ni ne se résume à donner de fêtes occasionnelles. En l'absence de toute troupe professionnelle nous avons constitué une compagnie dramatique régulière, une véritable troupe nationale, pourvue de tous les « emplois » nécessaires, disposant d'un magasin de décors d'accessoires et de costumes peut-être unique dans notre pays. Cette troupe s'exerce régulièrement et poursuit un effort ininterrompu pour l'interprétation et la diffusion des chefs-d'œuvre classiques et des plus belles pièces du théâtre haïtien.

« Nous travaillons chaque jour, suivant une méthode précise, sous la direction d'un metteur en scène français, M. Gabriel Imbert, lauréat de l'Académie française, ancien directeur de plusieurs théâtres de plein air, qui met depuis plus d'un an à la disposition de la S.N.A.D. sa compétence et son dévouement.

« Nos efforts n'ont pas été seulement appréciés du grand public, le Département de l'Éducation nationale nous a demandé à plusieurs reprises de réserver des représentations spéciales aux écoles.

« Lors de l'ouverture de l'Exposition internationale du bi-centenaire, l'activité de la S.N.A.D. s'était imposée déjà, à l'attention des pouvoirs publics. Nous avons alors insisté auprès du Gouvernement pour qu'un théâtre national haïtien fut construit dans l'aire de l'Exposition. Une telle réalisation s'étant révélée trop onéreuse, la Société Nationale d'Art Dramatique eut du moins la satisfaction, seule parmi tous les autres groupements artistiques, de se voir proposer un contrat régulier par le Commissariat Général, pour assurer les spectacles d'art dramatique au théâtre de verdure. Ce théâtre, conçu pour les manifestations exceptionnelles des galas de l'Exposition, fut, nous n'hésitons pas à le dire, consacré, sous l'impulsion de la S.N.A.D. comme le

véritable théâtre national haïtien. Il a survécu à la fermeture de l'Exposition Et cette scène, uniquement créée pour des attractions éphémères, est devenue, par l'ampleur des spectacles présentés, notre plus grand théâtre d'art dramatique. Nous pourrions dire le seul, tous les autres établissements de spectacles étant des cinémas ».

« Voici, depuis notre fondation, le bilan de nos activités. Activités littéraires et culturelles :

25 décembre 1948 : Premier cabaret littéraire.

26 février 1949 : Deuxième cabaret littéraire.

A partir du 30 novembre 1948 — séances littéraires devenus les jeudis de la S.N.A.D., à partir du 13 janvier 1949.

A partir du dimanche 30 janvier 1949 — émission radiophonique hebdomadaire sur les ondes de la station 4VRW — puis à partir du dimanche 15 octobre 1950, sur celles de la 4VW.

Représentations théâtrales au Rex :

- 9 mai 1949 : **Le Cyclone** — de Somerset Maugham — sous le haut patronage de S. le Président de la République et Mme. Estimé, présents.
- 13 mai 1949 : 1ère. représentation d'**Andromaque** sous le haut patronage du Ministre de l'Education nationale (Antonio Vieux).
- 15 mai 1949 : 1ère. matinée classique pour les écoles (dimanche matin).
- 23 mai 1949 : 2ème soirée d'**Andromaque** — (Jeanne Sylvain, Jacqueline Wiener).
- 13 juin 1949 : 2ème. représentation du **Cyclone**.
- 29 juin 1949 : Représentation de **Marie Villarceaux** — créé au Cap-haïtien.
- 4 novembre 1949 : 1ère. représentation de « **Yoyo** » de Marc Verne.
- 18 novembre 1949 : 2ème. représentation de « **Yoyo** » de Marc Verne.
- 2 décembre 1949 : 1ère représentation de « **Antigone** » d'Anouilh.
- 7 décembre 1949 : 2ème. représentation de « **Antigone** » d'Anouilh.
- 28 décembre 1949 : 1ère. représentation du « **Lieutenant Percédeau** » de Jh. Renaud.
- 18 janvier 1950 : 1ère. représentation de « **Œdipe** » l'aveugle-roi de Gabriel Imbert.
- 15 mars 1950 : 1ère. Reprise de « **1802** » de Paul Savain.
- 19 mars 1950 : 2ème. reprise de « **1802** » de Paul Savain.

- 5 juin 1950 : 3ème. reprise de « 1802 » de Paul Savain.
8 juillet 1950 : Reprise de « **Andromaque** » (Jacq. Wiener — Faublas).
14 juillet 1950 : Reprise de « **Andromaque** »
26 juillet 1950 : Spectacle coupé : Les Fils Ambassadeurs — Sangde-Navet.
31 juillet 1950 : Spectacle coupé : Les Fils Ambassadeurs — Sangde-Navet.
23 octobre 1950 : 1ère. de l'Adieu à la Marseillaise — (Adeline Périgord)
3 novembre 1950 : 2ème. de l'Adieu à la Marseillaise — (Clovis Bonhomme).
10 novembre 1950 : 3ème de l'Adieu à la Marseillaise.
17 novembre 1950 : 1ère de la Samaritaine (Lucien Lemoine — Denise Pétrus)
25 novembre 1950 : 2ème. de la Samaritaine (Lucien Lemoine — Denise Pétrus)
2 décembre 1950 : 3ème. de la Samaritaine (Lucien Lemoine — Denise Pétrus)
22 décembre 1950 : 4ème. de la Samaritaine (Lucien Lemoine — Denise Pétrus)
29 décembre 1950 : 4ème de « 1802 » de Paul Savain.
31 janvier 1951 : « **Le Faisceau** » (Edouard Dupont — Adeline Périgord).
26 février 1951 : « **Le Faisceau** » (Edouard Dupont — Adeline Périgord).
5 mars 1951 : « **Le Cid** » (Denise Pétrus — Lucien Lemoine — Paul Savain).

« Par ailleurs, la Société Nationale d'Art Dramatique a toujours été heureuse d'apporter son concours désintéressé à toutes les œuvres de bienfaisance publiques ou privées.

C'est ainsi qu'elle vient notamment de verser aux œuvres du R. P. Coignard la recette totale d'une représentation de **La Samaritaine** d'Edmond Rostand donnée au Cap-Haïtien, devant une salle comble, lors du récent voyage de S. E. le Président de la République.

« Car nous l'avons dit, notre activité ne se limite pas à Port-au-Prince. En dehors de nos tournées personnelles, nous fournissons à tous les groupements qui nous sollicitent les éléments d'un répertoire dramatique et comique. Les lycées de Jérémie et du Nord, des Cayes et de Léogâne, ont déjà bénéficié de notre concours et de notre bibliothèque, dont la constitution est un des résultats envisagés dans nos statuts.

Notre dernière tournée au Cap fut un vrai triomphe que la presse a déjà constaté.

« Ce dernier succès nous pousse à travailler avec une ardeur accrue, par les espoirs qu'il nous permet.

Pays de culture et de langue française, nous continuerons à monter, toujours avec plus de soin, les grands classiques et les chefs-d'œuvre des plus illustres modernes français.

Mais nous ne négligerons pas pour autant, les grands auteurs étrangers que leur génie rend universels. Nous envisageons de jouer bientôt, dans une traduction française, l'*Hamlet*, de Shakespeare et nous songeons à présenter l'œuvre célèbre de Th. Eliot : *Meurtre dans la Cathédrale*.

« Il nous reste à remercier *Conjonction* de nous ouvrir si largement ses colonnes. Cette belle revue a trouvé ainsi une nouvelle occasion de réaliser le programme qu'elle s'est assigné : resserrer les liens traditionnels unissant Haïti et la France. Apporter une collaboration effective à l'épanouissement de la culture haïtienne ».

POST- SCRIPTUM

Le lundi 5 mars, avec le *Cid*, mis en scène par M. Gabriel Imbert, la Société Nationale d'Art Dramatique a connu un triomphe sans précédent. Le théâtre en plein air du boulevard Harry Truman compte environ 3.000 places assises; nombreux furent cependant ceux qui écoutèrent la pièce debout, plus nombreux ceux qui ne purent même pas pénétrer dans l'enceinte. Une telle passion pour le théâtre classique est certes tout à l'honneur du public haïtien, et tant que Corneille trouvera ici de tels interprètes elle ne risquera pas de s'affaiblir. Nous ne saurions mieux rendre hommage à la jeune compagnie dramatique et à ses animateurs qu'en reproduisant la lettre adressée à cette occasion par Son Excellence M. l'Ambassadeur de France à M. Gabriel Imbert.

« C'est avec une satisfaction et un plaisir particulier que Madame Chancel et moi, ainsi que les amis qui nous accompagnaient, avons assisté lundi à la représentation du *Cid*.

« Vous avez obtenu un magnifique succès dont la portée dépasse celui d'une manifestation théâtrale montée avec talent, parfaitement jouée et triomphalement accueillie. Vous avez montré en effet ce que peuvent réussir dans ce pays qui nous est si cher la collaboration d'un artiste et d'un technicien français de votre qualité avec des éléments aussi ardents, intelligents et accessibles à la beauté que l'étaient lundi les interprètes haïtiens de Corneille.

« Nous pouvons adapter à cet événement une heureuse formule en disant que « Tout Haïti pour Rodrigue a les yeux de Chimène » et ajouter que Chimène, qui est une grande artiste, et ses camarades de la S.N.A.D. ont été dignes de ceux qui les ont précédés dans leurs rôles.

« Je serais heureux que vous leur présentiez mes chaleureuses félicitations ».

A PROPOS DE L'EXPOSITION DU FOYER DES ARTS PLASTIQUES

Pavillon des Beaux-Arts, 6 mars-6 avril.

par Roland Dorcély

Un peintre haïtien, éloigné comme il l'est des grands centres artistiques, peut-il se contenter du Musée imaginaire dont parle Malraux ? Lui suffit-il d'avoir devant les yeux les reproductions des grands maîtres pour être en mesure d'assimiler leur génie ? La dernière exposition du Foyer des Arts Plastiques est venue montrer qu'il n'en est rien : c'est un musée réel, concret qu'il lui faut ; mais, comme il est difficile de faire venir un Picasso ou un Modigliani à Port-au-Prince, il fait lui-même du Picasso ou du Modigliani !

Qui cherche l'originalité dans les œuvres exposées sera donc déçu (1) : Il n'est aucun dessin, aucune toile derrière lesquels le visiteur informé ne puisse mettre un nom : c'est Paul Klee pour les œuvres de Price, c'est tantôt Picasso, tantôt Braque, tantôt un autre pour celles de Pinchinat (2). Le public du 6 mars, terrorisé par tant d'innovation et de débordante audace avait tort.

*
* *

Cette exposition est néanmoins fort instructive. Elle montre l'impossibilité d'une culture spontanée. Il est évident que les œuvres qu'on y trouve seraient infiniment plus attachantes, plus neuves, si l'art haïtien bénéficiait, comme celui du Mexique par exemple, d'un passé, lointain il est vrai, mais d'une inépuisable richesse. Il n'en est rien et tel est le drame des artistes haïtiens.

Il ne suffit pas en effet d'être « nègre » pour hériter, ipso facto, de l'art africain, comme on semble le croire parfois. Il faudrait aussi, outre les dispositions d'ordre psychologique, pouvoir disposer d'un matériel culturel africain, posséder des œuvres africaines. Or nos ancêtres, jetés pêle-mêle dans les cales des navires qui les emportaient en Amérique, ont laissé leurs idoles dans leur patrie... Seules, des légendes, des contes et des rythmes musicaux (pour nous borner au domaine de l'art), ont traversé la mer avec eux. Aussi

(1) Seules les œuvres des exposants haïtiens Price et Pinchinat sont considérés ici ; rien de ce qui est avancé ne s'applique, évidemment, à Dédé Noble, américaine, dont les œuvres figuraient également au Pavillon des Beaux-Arts.

(2) Bien entendu, il ne saurait s'agir d'imitation pure et simple. Par exemple, Klee peignait, Price dessine surtout. Mais qui écrirait un roman à la manière dont Prévert écrit des poèmes n'en resterait pas moins tributaire de Prévert quant à l'inspiration.

l'Amérique a-t-elle pu nous donner un Césaire, un Duke Ellington, mais un grand peintre noir, non.

La condition du peintre noir d'Amérique est ainsi de se constituer à lui tout seul un patrimoine artistique, de se construire un passé, puisqu'il n'en possède pas, en puisant dans les cultures étrangères, et de bâtir sur ce terrain emprunté.

Tâche colossale mais nécessaire. Il lui faudra réinventer toute la peinture, et, à peine une étape atteinte, la dépasser. Tel est l'enseignement des toiles de Pinchinat, en particulier.

Mais on ne se sent bien que chez soi. Parti bien loin à la conquête d'une technique compliquée, il arrive qu'on revienne au port : n'est-il pas attendrissant, ce « Paysan » de Price, jeté sur un fond de montagnes et déchiré, déchiqueté, sec comme l'est notre pays ?

On sent sur son front labouré un drame qui dépasse de très loin celui de Price et des peintres nègres... On peut aimer, admirer les trente dessins exposés par Price : on se sent contraint de revenir à ce vieux paysan... — « retour au pays natal ».

Mais, avant de pouvoir exprimer la tragédie d'une collectivité, l'artiste doit d'abord confesser la sienne propre. L'auto-portrait de Pinchinat le prouve de façon étonnante : seul en face de lui-même, Pinchinat a fait le bilan de ses connaissances. Modeste, il a dû les trouver peu nombreuses, mais ce front décidé et ces yeux si puissants n'expriment-ils pas un homme résolu à tout surmonter ?

*
* * *

Michel-Ange met le feu au plafond de la Sixtine et fait tout le possible pour que peu de gens viennent voir son travail : convaincu que sa mission sera grande, il souhaite dissimuler sa douleur pendant l'enfantement. Est-il utile d'organiser une exposition d'œuvres qui n'apportent rien de vraiment nouveau ?

Si on juge bon de le faire, il faut se résigner à n'avoir qu'un public d'intellectuels qui sont les seuls à pouvoir s'intéresser à une peinture de « laboratoire ».

On ne peut donner tout à fait tort au grand nombre qui le 6 mars partait en maugréant : « Je n'ai rien compris ».

Sur le tapis vert de l'avenir, Price et Pinchinat ont misé : gagneront-ils ? La roue continue à tourner... Bonne chance !

*UNE CONSTELLATION LITTÉRAIRE
DE LA NOUVELLE ANGLETERRE*

N. Hawthorne, H. Melville, H. James ()*

par Eric Neff

Notre âge n'est pas tragique, du moins depuis un certain nombre d'années. A mon sens, il existe une différence entre la catastrophe et la tragédie. Notre temps porte dans ses flancs celle-là sans inclure celle-ci. Le sens tragique de la vie nous montre l'âpreté d'une lutte animée d'inspirations morales, où le bien et le mal prennent une réalité presque manichéenne et où un jugement de valeur n'est pas possible sans repères absolus et fixes, arbitraires ou non...

Cette façon de voir le monde prête une signification profonde à ces mots de Baudelaire (tirés de ses journaux intimes) : « La vraie civilisation n'est pas dans le gaz, ni dans les tables tournantes, ni dans la vapeur. Elle est dans la diminution des traces du péché ». En d'autres termes l'homme est essentiellement limité et imparfait. Il est, malgré sa noblesse potentielle, affligé du péché originel et, même quand il accomplit des actes qui approchent de la perfection, il ne peut jamais être parfait. L'homme originairement mauvais, ne peut donc rien réaliser de valable, sinon dans une discipline, qu'elle soit religieuse, éthique ou politique. Tel est le sens tragique de la vie. Il présente constamment la possibilité de la damnation ainsi que l'unique importance du péché et de la rédemption.

Notre âge ne saurait être tragique. De nos jours, le mal dont souffrent les hommes est irritant, banal, bruyant : il reste superficiel. Nous vivons à une époque où le phénomène social l'emporte sur les autres; où notre sensibilité est amortie par des données que les machines les plus variées imposent comme un moule. C'est l'âge du gardénal, de la réforme sexuelle, électorale, sociale et, ne l'oubliez pas, de Dachau, de Buchenwald et de la bombe atomique. Si terribles que puissent être les réalités qu'évoquent ces mots, elles sont catastrophiques mais non point tragiques. Dans la mesure où le genre humain vise à se détruire à la première occasion, il participe au catastrophique. Il n'empêche que, dans la mesure où le suicide est privé

(*) Extraits de la conférence prononcée à l'Institut français le 28 novembre 1950 par M. E. Neff, Directeur de l'Institut haïtiano-américain.

de sens et dénué de justification morale proportionnée à lui-même, il devient complètement absurde, selon l'acception que Camus donne à ce mot. Ce concept de l'absurde symbolise et résume la condition de l'homme moderne, cette condition que T. S. Elliot exprime d'une manière si désolante de l'un de ses poèmes :

« C'est ainsi que finit le monde

Non pas dans une détonation, mais dans des gémissements ».

Ce fut John Locke qui porta le premier coup mortel à la conception tragique de l'existence. Construisant une philosophie dont celles de Berkeley et de Hume devaient être l'épanouissement, il démontra que l'esprit crée seul les idées que les hommes se forment du monde extérieur et qu'il n'existe aucune preuve d'une réalité objective. Le monde est une entité personnelle et subjective. Les émotions, les passions, et les sensations esthétiques, ramenées à de simples opérations mentales, à de pures projections de l'intellect, sont, du même coup, reléguées au deuxième et au troisième rang.

Si nous suivons Locke (et les Anglo-Saxons s'en tiennent à ces postulats de base), il n'y a plus de héros d'épopée, plus de Coriolanus dompté par un vice héroïque; il n'y a plus de sens métaphysique du péché.

Le monde de Locke est celui de la justification personnelle, qui n'est lié par d'autres règles que celles qui résultent de définitions arbitraires et subjectives. Si Locke, posant la conscience individuelle comme étalon, a fondé la tolérance religieuse et la démocratie politique, il a détruit pratiquement toute norme objective en dehors de la décision d'une majorité où l'on ne voit que des démarches mentales indépendantes, sans communication, sans communauté d'expériences. Le bien devient ainsi conformité; le mal toute infraction à la décision majoritaire. Or, sans une échelle des valeurs réelles, la forte tension psychique et émotionnelle qui fait l'être tragique est impossible. Je ne sais lequel est préférable, du mode de vie lockien ou d'un autre, mais du point de vue littéraire, il y a là quelque chose de sacrifié.

Si j'ai insisté sur John Locke et la notion de tragédie, c'est que cela est essentiel à la compréhension des écrivains américains.

Hawthorne, Melville et Henri James s'inscrivent en marge des principes de l'empirisme lockien. Ils sont tous trois originaires de la Nouvelle-Angleterre et tributaires d'une tradition qui échappe à l'influence de Locke et qui a imprégné la pensée américaine pendant cent ans. (Dans un certain sens, elle est toujours enracinée dans l'âme de mes compatriotes). Tous les trois, ou tout au moins deux d'entre eux, étaient marqués du sceau « tragique », parce que, précisément, ils étaient des êtres exceptionnels, tranchant sur un milieu empiriste de tendance; et, si James ne fut pas un écrivain « tragique » c'est simplement parce que cent années d'histoire avaient adouci la métaphysique traditionnelle où sa formation avait baigné.

L'époque où ces auteurs vivaient était celle du calvinisme à la mode de la Nouvelle-Angleterre, ce que nous appelons plus ordinairement le

puritanisme. Il convient de relever précisément que l'espèce d'accommodement qu'ils ont tenté avec le puritanisme a prêté à leurs œuvres ce qu'elles ont de plus valable. Hawthorne, si nous mettons de côté sa « *Scarlet Letter* », qui fut une expression parfaite de l'esprit puritain, et qui, pour cette raison même, fût une œuvre limitée, échoua dans cette entreprise. Melville, lui, dépassa le puritanisme, simple tremplin à ses idées. James fut obsédé par la Nouvelle-Angleterre et bien que l'époque de la justification théologique du puritanisme fût révolue depuis longtemps, son œuvre est toute imprégnée d'un intérêt passionné pour les débats moraux. Le premier de ces écrivains fut un allégoriste, le second, un créateur de tragédies, le troisième un pur sensible.

Le calvinisme, conception tragique de la vie, s'infiltra dans la littérature de la Nouvelle-Angleterre dès les premiers établissements puritains, en 1620. Fait curieux et unique : la production littéraire de la Nouvelle-Angleterre pendant les cent dernières années de colonisation fut, non pas une succession d'histoires romantiques, d'aventures ou de poèmes élisabéthains, comme on pouvait s'y attendre, mais une profusion de traités philosophiques et théologiques de haute tenue intellectuelle. Le calvinisme, en tant que doctrine, que nous l'approuvions ou non, fut une sorte de creuset et l'orthodoxie d'où sont sorties des œuvres de grande valeur morale.

La théologie calviniste se fonde sur la doctrine de la prédestination et de l'inefficacité des bonnes œuvres. Elle sépare les hommes en deux groupes distincts : les élus et les damnés. Il n'y a pas moyen pour l'individu de savoir s'il est ou non parmi les élus. Dès lors si un homme est sauvé ou damné à l'avance, à quoi servent les bonnes œuvres ? Les premiers colons puritains néanmoins, qui malgré leur petit nombre, avaient réussi à dompter la jungle du Nouveau-Monde, établirent une relation entre la réussite de leur action et leur conviction d'être des élus. C'est ainsi que bientôt le comportement et la manifestation extérieure de la piété en vinrent à devenir les signes du salut éternel. La vie elle-même devenait donc une allégorie où devait apparaître la liaison existant entre le monde invisible de la divinité et ses signes concrets.

*
* *
*

Nathaniel Hawthorne, le premier des grands romanciers de la Nouvelle-Angleterre, donna la plus explicite définition artistique de la société puritaine et son chef-d'œuvre « *The Scarlet Letter* » est une des grandes allégories écrites en anglais.

Hawthorne était un homme d'un instinct moral puissant, et nonobstant ses idées prises en elles-mêmes, il trouva dans l'histoire de son peuple et de son pays le sujet parfait de son œuvre. En choisissant dans le « *Scarlet Letter* » le péché sexuel comme le type de tout péché, il se pliait aux exigences du drame et de l'histoire. Dans l'ambiance qu'il choisit, l'allégorie fut

la réalité; l'idée fut la vie elle-même; et sa prose, toujours remarquable d'éclat et de souplesse, dépouillée de toute enjolivure superflue et réduite à la nudité de l'idée, poussa la clarté de l'exposition pure à la hauteur de la grande poésie.

Le «Scarlet Letter», pour citer un passage du journal intime de Hawthorne, est l'histoire de la vie d'une femme, qu'une vieille loi coloniale condamnait à toujours porter la lettre «A» cousue sur sa robe en témoignage de son adultère. Hester Prynne commet l'adultère avec Arthur Dimmesdale, un prédicateur très connu et très respecté, et a de lui une enfant nommée Pearl. Hester vit seule, frappée d'ostracisme à cause de son péché que symbolise cette lettre écarlate sur sa poitrine. La communauté ne sera au courant que tout à fait à la fin, lorsque Dimmesdale meurt, après avoir publiquement confessé que lui aussi était coupable. Un troisième personnage du drame est Roger Chillingsworth, le mari d'Hester qui finalement se détruit spirituellement par sa soif de vengeance.

Telle est l'idée du livre, qui est clairement allégorique. Hester symbolise le pécheur repentant, Dimmesdale le pécheur à demi repentant, et Chillingsworth le pécheur impénitent. Ce péché de vengeance de Chillingsworth est significatif en ce qu'il est peut-être la passion qui, isolant le plus complètement l'homme des sympathies humaines, est ainsi la plus propre à représenter un état sans rédemption. Hawthorne y mit sa sombre nature, dénuée de douceur et y fit sentir l'omniprésence du mal, les souffrances qu'il faut endurer pour aboutir à une sorte de grâce vidée de certitudes mais non pas d'espoir.

*
* *

Si Hawthorne exprima la conception de la Nouvelle Angleterre, Melville la dramatisa. «Moby Dick, la Baleine blanche», qui est sa plus grande œuvre, est une allégorie, mais plus complexe et de la portée plus grande que «Scarlet Letter». Son thème principal est que le mal vit dans le monde, qu'il existe par la volonté de Dieu et qu'aucun homme ne doit se dresser contre lui : le faire, c'est commettre le péché mortel de fierté, Hubris, et s'exposer à en subir les conséquences. Moby Dick affirme la notion du démonisme dans le monde, une notion vénérable, aussi ancienne qu'Œdipe et qui se perpétue à travers le Marquis de Sade, Baudelaire, Lautréamont, Rimbaud, Tristan Corbières et le poète américain Hart Crane. Le symbolisme de Moby Dick est basé sur l'antithèse de la mer et de la terre : la terre symbolise le connu, le dompté, dans l'expérience humaine; la mer, le mi-humain, la région obscure de l'instinct, le sentiment non-critique, le danger et la terreur. Cette idée devait être reprise quatre-vingt années plus tard par le jeune poète américain Hart Crane dans ces vers :

O brilliant kids, frisk with your dog,
Fondle your shells and sticks, bleached

By time and the elements : but there is a line
You must not cross nor ever trust beyond it
Spry cordage of your bodies to caresses
Too lichen-faithful from too wide a breast.
The bottom of the sea is cruel.

Moby Dick est l'histoire d'un baleinier dont le capitaine, Ahab, est décidé à chasser et à détruire la grande baleine blanche qui plusieurs années auparavant lui a arraché une jambe. Ahab vit pour la vengeance. Ce désir intense de vengeance est un péché, aggravé par la conviction qu'une puissance plus grande et plus malicieuse que celle qu'un animal peut posséder, agit à travers la baleine. Ahab essaie donc d'outrepasser les limites de l'homme et de se venger de l'ordre permanent de l'Univers. Ahab représente essentiellement l'ultime synthèse du tempérament calviniste.

.....

*
* * *

Au début du 19ème siècle, la Nouvelle-Angleterre calviniste se désagrège et, bien qu'elle ait pu encore exercer une influence sur Hawthorne et Melville, son empreinte sur les sources intellectuelles était presque effacée à la fin du 19ème siècle. On gardait plutôt envers elle une obligation éthique. Nous avons déjà fait ressortir que, malgré leur croyance dans l'inefficacité des bonnes œuvres, les puritains agissaient comme s'il existait un rapport entre la vie vertueuse et le fait d'être élu. Dans l'œuvre de James, la bonne conduite a maintenant une valeur en elle-même. L'homme ne s'intéresse plus à ses relations de base avec Dieu et le péché métaphysique. La volonté de Dieu ne prédétermine plus l'existence de l'homme qui, dès lors, essaie simplement de se conformer à la série des conventions qu'une société donnée considère comme désirables à un moment donné. Ici est peut-être la différence fondamentale entre Melville et James. L'un et l'autre s'intéressent aux problèmes fondamentaux de l'homme, mais tandis que pour Melville ils sont de nature cosmique, pour James ils sont de nature éthique. Alors que Melville traite des rapports de l'homme avec Dieu, James considère l'homme dans son rapport à un code éthique. Cela ne signifie pas que Melville soit un plus grand écrivain que James, mais seulement que son œuvre est d'une portée plus universelle.

.....

L'homme a perdu ses dieux et de façon si complète qu'il a été ravalé, écrasé et comme réduit au niveau quasi-inhumain où la perception, faussée par la peur, devient hébétude. En vérité, cette déchéance est allée si loin que notre siècle n'a pas encore produit de grands écrivains tragiques. Par une cruelle ironie, l'humanité est entrée de plain-pied dans le tragique et l'homme, en tant qu'individu, n'est pas à la hauteur de l'enjeu.

PREFACE A UN ROMAN D'ANDRE F. CHEVALLIER

par Simon B. Lando

Un des premiers, j'ai lu, en manuscrit, une bonne partie du nouveau roman de M. André F. Chevallier. Cela, joint à l'amitié dont l'auteur veut bien m'honorer, me constitue-t-il un privilège indiscutable en vue de le préfacer ? Je ne voudrais certes pas le donner à croire. Mais comment ne pas céder à une flatteuse invitation ? Comment, surtout, ne pas dire le plaisir, profond et varié, que j'ai pris tout au long de ce récit ?

Le romancier, c'est évident, y a condensé la longue expérience d'une vie publique qui s'est déroulée tantôt en Haïti, tantôt à l'étranger ainsi que la connaissance parfaite qu'il a de tous les milieux, politiques, religieux, littéraires; port-au-princiens et provinciaux.

Pour mettre au point son ouvrage qui, à certains égards, est une « somme », il a certainement emprunté traits et épisodes à sa propre carrière. Il a ouvert ses archives de famille. Il a mis dans son *De Pras* beaucoup de lui-même. Ses amis n'auront pas de peine à évaluer cette part de son inspiration, non négligeable et non des moins heureuses.

L'atmosphère du XIX^e siècle finissant, celle du Centenaire de l'Indépendance (1904), les luttes « firministes », les Présidents Nord Alexis et Boisrond Canal, leurs acolytes; les intrigues, les conjurations, les complots noués autour d'eux, tantôt au dedans, tantôt à la Jamaïque, classique terre d'exil : tels sont les principaux thèmes qui, évoqués avec bonheur, composent une fresque historique aux couleurs vives et nettes.

C'est une toile de fond, vaste, étincelante, vraie. L'on y voit les protagonistes, mais aussi le menu peuple, les soldats, les bourgeois de Port-au-Prince et de Jacmel. Ces nombreux personnages sont campés avec vivacité et une grande puissance d'évocation. Ils parlent un langage savoureux aux phrases parfois truffées d'expressions et de proverbes créoles. Sur ce canevas, s'inscrivent, en filigranes délicats, les amours de Vic (de Pras) et Trude : traversées malheureuses, coupées de péripéties, puis triomphantes sous la bénédiction de l'« aïeule » de Jacmel. Nos jeunes fiancés sont cousins, prédestinés et héroïquement fidèles à travers les épreuves. Lui a été formé en France chez les bons Pères d'Albert-le-Grand (Arcueil), ce qui nous vaut une belle description de cette maison d'éducation et de l'air qu'on y respirait vers le début de ce siècle; elle a été élevée à Kingston et chez

les Sœurs de Port-au-Prince. Ce sont de jeunes êtres d'élite. Leur touchante et pure histoire, qui tranche sur la médiocrité morale environnante, est contée avec une malice attendrie.

Car chez M. Chevallier, la « gouaille », la verdeur quelque peu rabelaisienne, l'acuité parfois cruelle de l'observation cèdent assez volontiers le pas à l'indulgence, à la sérénité tolérante, voire même au pathétique et au lyrisme.

A lire et à relire ces pages, on acquiert le réconfortant sentiment d'avoir progressé plus avant dans la découverte d'Haïti; d'en avoir enregistré une image plus complète et plus juste.

Ce pays n'est ni une France un peu trop méridionale, ni surtout une « France noire »; ni l'Afrique, ni l'Amérique. Il participe à toutes ces origines, sans s'identifier à aucune d'elles. La convergence de multiples influences lui a conféré un visage d'une rare et complexe originalité, et que notre auteur nous aide à percevoir tel qu'il est, divers, attachant, inimitable, incomparable, irréductible à aucun autre.

De cette vision plus harmonieuse et plus nuancée qu'il nous offre de sa patrie, tous ses lecteurs, français ou haïtiens, orientaux ou occidentaux, seront, comme moi-même, profondément reconnaissants à M. André F. Chevallier.

LIVRES ET REVUES (*)

LETTRES

Pradel POMPILUS — *Pages de littérature haïtienne.*

(La poésie et le roman)

(Imp. de l'Etat, Port-au-Prince, 1951, 138 p.)

Ce n'est pas un dithyrambe que je désire faire, ici, ni une étude critique. Je veux simplement exprimer le plaisir que m'a procuré la lecture des « Pages de Littérature Haïtiennes » que M. Pradel Pompilus vient de publier. Elles méritent d'attirer l'attention du public, particulièrement celle des établissements scolaires auxquels d'ailleurs l'ouvrage est destiné.

Les grandes lignes en avaient été esquissées dès 1945, avant un séjour en France qui devait durer trois ans. Aujourd'hui paraissent d'abord deux premières parties, consacrées à la poésie et au roman ; la troisième, en préparation, s'attachera à l'histoire, à la littérature politique et sociale. Ainsi, en deux livrets, toute bibliothèque haïtienne pourra désormais posséder un aperçu général des « Lettres Haïtiennes », avec une étude rapide de leurs caractères, de leurs problèmes et un choix judicieux de textes.

Dans cet aperçu, nous voyons la littérature haïtienne naître avec l'Indépendance. Durant la colonisation, peu ou prou d'œuvres dignes d'intérêt. L'esprit asservi peut-il construire, créer ? « La littérature était donc importée comme l'argenterie et la vaisselle du grand planteur ». Dès 1804, les lettres vont croître et se développer en même temps que le pays. Les divisions proposées par l'auteur auront en général pour point d'appui les grandes périodes de l'histoire haïtienne.

1804, 1860 : « période de tâtonnement pour la poésie, le roman et le théâtre, marquée cependant par la richesse des travaux d'histoire nationale. Période de formation pour les lettres, pour les esprits, pour la nation — la jeune République d'Haïti se consolide, elle a conscience de sa liberté.

1860, 1912 : « période de plein épanouissement de la littérature proprement dite », correspondant à une période historique où Haïti est maîtresse d'elle-même, de sa politique intérieure, de son gouvernement, Haïti a sa place au soleil. Les Haïtiens ont confiance en leurs possibilités, leurs capacités... Le problème de la liberté ne se pose plus. La question ne se pose plus. La question nationale passe au second plan. L'écrivain haïtien est attiré par « l'art pour l'art, par l'homme » ; il subit l'influence des écoles françaises : Parnasse, Symbolisme etc.

(*) Les auteurs sont priés d'adresser directement à l'Institut français les ouvrages dont ils désirent faire rendre compte dans cette rubrique.

1915 à nos jours : « période à caractère racial et social » subissant le contrecoup de l'occupation américaine. « L'écrivain ne se croit plus isolé; il n'est pas un pur artiste, il est nanti d'une mission, il doit délivrer un message ». Il dépasse le cadre national pour s'intéresser aux problèmes de la race noire dans le monde, le thème de la « négritude » est adopté et développé.

Nous voyons ainsi apparaître les charnières de la littérature haïtienne. Chaque écrivain, chaque mouvement, chaque école développe un thème qui correspond à son histoire, à l'état de sa vie sociale. Ce sont ces divers mots d'ordre, qui donnent leur couleur, leur personnalité aux lettres du pays.

D'abord, évolution d'une littérature, et développement d'une conscience nationale puissante, orgueilleuse. Aux périodes de doute, de lutte, de crise surgissent les hymnes patriotiques, les drames historiques. Avec la naissance de la littérature, ce sera « L'hymne à la Liberté » de Dupré, la « Mort de Lamarre », drame, « l'Acte à l'Indépendance » de Juste Chanlatte. Avec l'occupation américaine, la « Prière de G. Sylvain »... En 1946 « Notre pays », de Franck Fouché, poème d'une belle envolée — D'ailleurs le souffle patriotique, nationaliste même en temps normal animera de nombreux auteurs : Luc Grimard, (Au Roy Henri Christophe), Jean Brierre, (Serment au Drapeau).

Ensuite, la nécessité du « réalisme », du « naturalisme » qui s'opposera au courant d'influence étrangère. Il s'agit de résoudre le difficile et angoissant problème de l'expression du « moi » possédant une langue belle, noble, sa langue spirituelle, mais d'un autre continent, dotée déjà d'une ancienne et puissante littérature, rivale dangereuse, un « moi » dont les premiers mots sont balbutiés en créole ; c'est alors que des possibilités insoupçonnées, des difficultés aussi, naîtrons de cette dualité de la langue. Le créole, élément du terroir, est un facteur de couleur locale. Ne risquerait-on pas de tomber dans le « régionalisme », l'œuvre, compréhensible pour un public restreint, étant dépouillée de toute valeur universelle. Cette lutte, cet effort pour l'expression de ce qui est haïtien, pour une plus ample connaissance du pays, est proclamé par l'école de 1836. Emile Nau lance le mot d'ordre qui restera l'idéal de tout écrivain haïtien conscient : « la source de l'inspiration pour nous est en nous, chez nous. Hors de là, vous n'avez pas de salut. Cet élan sera fécond en romans de mœurs et romans sociaux en comédies et drames. Il inspire les meilleurs romans modernes : « Gouverneur de la Rosée », « Canapé Vert ».

Parfois aussi l'écrivain refuse d'envisager la question sous cet angle. Il cherche la solution en se tournant vers l'étranger, vers la littérature mère pour s'oublier, pour exprimer des horizons qui ne sont pas les siens, des sentiments communs à tous les hommes sans doute, mais qu'ils ne peuvent pourtant pas éprouver au même degré. Le soleil ardent, la nature tropicale, les resurgences africaines ont leur influence. Un étranger et un haïtien ressentent-ils les mêmes impressions au son du tambour ? Ont-ils la même

conception de la danse ? Dans les premiers temps de mon arrivée en Haïti, c'était en plein carnaval, je m'étonnai de l'endurance des « bandes »..., marchant sans cesse les unes derrière les autres, trainant les pieds au simple son d'un tambour !... Après deux ans, je comprends maintenant la puissance du rythme qui se dégage des « vaccines ».

Trop intellectuelle, la génération de la Ronde ne pouvait saisir les beautés et les charmes du pays. Elle se souciait plus de la forme que du fond. Préoccupée par « l'art pour l'art », elle apporta « un grand souci de la forme, le sentiment du style travaillé et poli ». Elle écrivit pour ceux que tourmente le drame de la vie, les problèmes de la destinée et de l'âme ». Elle s'asservit consciemment, volontairement. « Nous sommes condamnés à une littérature d'imitation », déclare M. Vilaire.

Enfin le problème prend de l'ampleur, il n'est plus seulement national, mais international. L'Haïtien est nègre, il grossit le nombre de la race martyre, de la race honnie, il participe à la prise de conscience du noir, prise de conscience de sa nature d'homme, de ses richesses morales, de ses possibilités intellectuelles, tout cela à égalité avec le blanc. Déjà Massillon Coicou, dans sa « Complainte d'Esclave » gémit sur l'anathème qui pèse sur le nègre, fils d'esclave.

« Pourquoi donc suis-je nègre ? Oh ! pourquoi suis-je noir ? » Les poètes et les romanciers haïtiens modernes ne se résigneront pas, ils ne constateront pas simplement leur état, leur condition. Ils lutteront avec leurs frères noirs de tous les pays d'Amérique, aussi bien que d'Afrique. C'est à cela qu'ils s'engagent, leur libération rencontrera celle du nègre et donnera au monde un essor nouveau.

En bref, les « Pages de Littérature Haïtienne » de M. Pompilus nous découvrent des horizons neufs. Limitées à 1946, espérons qu'elles s'enrichiront d'œuvres toujours nouvelles. D'une précision scientifique, son tableau permet la compréhension des biographies, des textes choisis, des commentaires. Ces derniers sont peut-être trop rapides, trop succincts; l'auteur n'a pas insisté par exemple, sur les rapprochements nécessaires à établir entre la littérature haïtienne et la littérature française. Il n'a pas fait de commentaires pour les textes modernes qu'il nous offre.

D'autres critiques peuvent encore être faites : les pages des auteurs modernes — Casséus, Magloire Saint-Aude, par exemple — n'ont pas été citées; la dualité de la langue, problème crucial pour la littérature n'a pas été abordée. Mais admirons avec quelle conscience, quel souci d'honnêteté, de sincérité est construit son travail, d'autant que l'auteur a dû partir à la recherche des documents, des œuvres, dispersées dans les journaux, pour la plupart jamais éditées, des manuscrits qu'il a empruntés bien souvent aux familles elles-mêmes des écrivains disparus. Nous pensons qu'il lui a fallu beaucoup de patience, de persévérance, beaucoup d'ardeur aussi, de foi. Nous comprenons son enthousiasme ! il a saisi l'urgence de ce besoin qu'ont les Haïtiens

de se plonger dans leurs richesses de « s'en nourrir ». Il est temps qu'ils connaissent leur patrimoine. Déjà ils n'ignorent rien de leur histoire, des beautés de leur folklore, de leur peinture. Ils doivent connaître maintenant leurs écrivains. Ils ne sont pas tous des classiques, des génies, ni même de grands talents: mais leur désir d'exprimer reste pourtant valable et fait saisir ce qui constitue le prix de chacun d'eux: leurs tâtonnements, leurs erreurs auront préparé le terrain pour les générations futures.

Ne serait-il pas nécessaire aussi que les jeunes Haïtiens puissent citer des noms, connaître des vers, lire des romans qui les touchent de très près. Des chefs-d'œuvre, de renommée internationale, restent ignorés du public des écoles: un examen, l'an passé, en a donné la preuve. Sur la couverture de son petit manuel de morceaux choisis M. Pompilus a pris soin de noter « A l'usage des classes d'humanités ». Est-ce une tentative en vue d'un enseignement de la littérature haïtienne dans les écoles, tout au moins dans les lycées? Ce serait une belle et grande initiative, un effort réellement national, qui permettrait à la littérature haïtienne de se développer parce que comprise et goûtée, et qui pourrait peut être aussi faire naître des critiques littéraires qui dévoileraient, approfondiraient ou renouvelleraient, à l'exemple de M. Pradel Pompilus, le vaste domaine des lettres.

Geneviève BOYER

*
* *

Jacqueline WIENER — *Une femme chante* (Poèmes).

(Imprimerie de l'Etat — Port-au-Prince, 1951, 59 pages)

Une sensibilité délicate qui ne tombe qu'exceptionnellement dans la sensiblerie, une souplesse de rythme qui s'alanguit rarement jusqu'à la mollesse, donnent à ce recueil un charme assez prenant. Plus curieuse de sincérité que d'originalité Jacqueline Wiener a néanmoins la hardiesse assez rare aujourd'hui d'user d'une langue immédiatement intelligible. Au symbolisme un peu désuet de « Il était une fois », ses lecteurs préféreront je crois les six poèmes groupés sous le titre d'« Arpèges » qui sont une incontestable réussite.

A. M.

*
* *

FOLKLORE

Milo MARCELIN — *Mythologie vodou* (rite arada), tome II.

(éd. Canapé-Vert, 7 rue Darguin, Pétionville, 1950, 198 p.)

Poursuivant le dépouillement des matériaux qu'il a patiemment recueillis pendant de longues années, M. Marcelin publie aujourd'hui le second.

tome de son ouvrage sur la mythologie vodou. Le titre seul du livre montre assez l'intérêt d'une telle étude. Quel meilleur moyen en effet d'entrer dans la connaissance d'une religion que de s'attacher à retrouver la figure des puissances surnaturelles qu'elle propose au culte de ses fidèles ? Pour peu qu'à propos de chacune d'elles, on indique les offrandes qui lui sont consacrées, les cérémonies dont elles sont l'occasion, et que l'on décrive les rapports qu'elles entretiennent avec les hommes, on aura mené à bien l'étude la plus solide et la plus précieuse de la religion en question. Telle est l'entreprise qu'a tenté M. Marcelin à propos du vodou.

A-t-il réussi ? Les réponses varieront sans doute avec les lecteurs. Pour notre part, nous avons pris le plus vif intérêt à prendre connaissance des informations extrêmement riches contenues dans cet ouvrage, mais nous avons regretté que son auteur soit resté, précisément, sur le plan de l'information. Il semble que M. Marcelin ait considéré sa tâche comme terminée, une fois rapporté tout ce qu'on lui a appris sur tel ou tel « loa » et tant pis si ces renseignements sont contradictoires ou même inintelligibles : au lecteur de travailler à se faire une idée claire, s'il peut ; M. Marcelin lui fournit seulement les matériaux. Mais peut-être est-ce de propos délibéré que l'auteur s'est ainsi effacé de son ouvrage, qui, ainsi, présenterait toutes les garanties d'objectivité désirables, pourvu que les renseignements présentés aient une portée définitive. En est-il toujours ainsi ? Il nous faut bien, sur ce point, faire confiance à M. Marcelin puisque, étant le seul à avoir publié un livre aussi détaillé sur ces questions, on est en droit de penser qu'il en est le meilleur spécialiste. Beaucoup diront que de nombreuses propositions avancées par M. Marcelin ne valent que pour certaines régions d'Haïti, voire pour certains fidèles du vodou ; et il est vrai que M. Marcelin aurait dû préciser plus souvent qu'il ne l'a fait l'extension de telle croyance, de tel rite, ou, tout au moins, indiquer dans quelle localité telle ou telle information a été recueillie ; mais il est trop aisé de critiquer et M. Marcelin aurait beau jeu de répondre à cela qu'il vaut mieux publier quelque chose de relativement incomplet que de ne rien publier du tout. Nous lui donnerions raison d'autant plus que les matériaux présentés dans son ouvrage sont d'une inépuisable richesse. Il faut avoir tenté soi-même d'aborder l'étude du vodou et avoir éprouvé la difficulté qu'il y a à trouver des informateurs complaisants, le temps que demande la collection de renseignements parfois sans grande portée, pour apprécier à sa valeur un travail d'une telle ampleur. Dans le premier tome de son ouvrage, M. Marcelin avait passé en revue Atibon Legeba, Ayizan Véléquété, Loko Atissou, Damballah Ouèdo, Ayida Ouèdo, Ezuli, Agoué t'Arroyo, Maitresse la-Sirène et Agassou Gnénin. Dans celui-ci, il en finit avec les divinités du « rite » arada en étudiant Simbi, les Ogou, Azaka Médé, Cousin Zaka, Agaou Tonnerre, Sobo Kessou, General Badé, les Marassa et les Guédé. Viendront ensuite les deux derniers tomes, consacrés aux « loas » Congo et Petro. Il faut être infiniment reconnaissant à leur auteur, sinon d'avoir écrit la mytholo-

gie vodou, du moins d'avoir apporté à son étude la contribution la plus précieuse. Aucun ouvrage sur le vodou n'est aussi utile que celui-ci.

P. N.

*
* *

HISTOIRE

Mgr. J. M. JAN

Les Congrégations religieuses au Cap-Français.

Saint-Domingue (1681-1793)

(Editions Henri Deschamps, Port-au-Prince, 1951, 234 p.)

Le dessein de cette nouvelle étude de Mgr. J. M. Jan est de combler une lacune importante : « L'apostolat des congrégations religieuses à Saint-Domingue n'est pas connu », indique la préface.

L'auteur a rassemblé un grand nombre de documents, issus en particulier de la Bibliothèque Nationale de Paris et des archives des maisons religieuses de France. La plupart de ces pièces lui ont été communiquées par le Père A. Cabon, ancien supérieur du Petit Séminaire Collège Saint-Martial de Port-au-Prince, dont on connaît les travaux érudits sur Saint-Domingue. « Le mérite de l'auteur, si mérite il y a, se borne à l'agencement et à la division des chapitres ». Mgr. Jan est trop modeste... La principale difficulté de la tâche de l'historien réside justement dans cet « agencement » qui décide, en fin de compte, de la valeur de l'ouvrage. Il est, ici, simple et adroit.

Les Capucins à Saint-Domingue (1681-1704), les Jésuites à Saint-Domingue (1704-1763), les Capucins à Saint-Domingue (1764 à la Révolution), les Filles de Notre-Dame au Cap Français (1733-1793)... une œuvre séculaire dont on suivra le lent cheminement.

Les progrès de ce patient « défrichage » constituent un fil conducteur qui n'est jamais perdu de vue : au cours de la visite des paroisses, en 1688, on rencontre très souvent « une église soutenue par des fourches, couverte de cannes à sucre et entourée d'une palissade, le tout à demi pourri ». Cent ans plus tard, le tableau est tout autre. L'ère des pionniers est close. Elle a eu ses victimes anonymes : « Les missionnaires meurent jeunes »... Décimée, la première mission des capucins a dû passer le relais à la compagnie de Jésus.

L'histoire de la Compagnie des Filles de Notre-Dame du Cap Français a particulièrement retenu l'attention de l'auteur. C'est peut-être le chapitre le plus émouvant du livre. La fin tragique des religieuses, dans les sombres journées de juin 1793, montre que l'apostolat n'a pas échappé au martyre qui sanctifie.

L'étude de Mgr. Jan a enfin le grand mérite de dégager le sens profond de l'œuvre des Congrégations. Le commentaire laconique sur la mort du P. Boutin, bâtisseur et prédicateur, est significatif à cet égard : « La nouvelle de sa mort causa une consternation générale dans toute la ville. Il n'y eut en cela aucune différence entre les blancs et les nègres ».

Cet ouvrage, fort bien présenté, trouvera dans les bibliothèques une place de choix.

Nous n'omettons pas de renouveler ici à Mgr. Jan l'expression de nos sentiments de gratitude pour son généreux envoi.

P. M.

*
* *

Gabriel DEBIEN

Les travaux d'histoire sur Saint-Domingue.

Chronique bibliographique (1946-1950)

(Tiré à part de la « Revue d'Histoire des Colonies », Paris, s. d.)

Chaque étude que M. Gabriel Debien consacre à l'histoire de Saint-Domingue, qu'il connaît si bien, apporte une heureuse révélation. Telle cette chronique bibliographique qui résume une recherche très méthodique.

Après un inventaire des revues nouvelles qui, de près ou de loin, s'intéressent à Saint-Domingue (Peut-on exprimer le léger regret de ne pas y voir figurer « Conjonction » ?...), un aperçu rapide sur les travaux récents de regroupement des sources et sur les tribulations de certains documents, M. G. Debien fait le compte des études qui ont paru dans ces dernières années et qu'il rassemble sous les rubriques : histoire générale les origines, plantations et planteurs, hommes d'affaires, traite et esclave, gens de couleur, la Révolution, Toussaint Louverture.

En ces quelque cinquante pages dont la lecture n'est jamais rebutante comme celle d'un catalogue, si l'auteur laisse échapper quelques publications — il s'en excuse d'ailleurs par avance et on ne saurait lui en faire le moindre grief — il offre surtout des suggestions aux chercheurs, il montre les chemins essentiels dans lesquels l'histoire de Saint-Domingue devrait bien finir par s'engager. Qu'il suffise de citer ici, à cet égard, les dernières lignes de la chronique :

« Après la venue à la lumière de tous ces documents, grands remueurs d'intérêt et de passion, on arrive toujours à la même conclusion, au même besoin d'une édition générale de la correspondance, des ordres et des proclamations de Toussaint Louverture. C'est l'intérêt national d'Haïti et le bon sens qui l'imposent ».

La parole est maintenant au courageux érudit qui ne reculera pas devant la tâche...

P. M.



Christopher Columbus. A Selected List of Books and articles by American Authors or Published in America, 1892-1950. (The Library of Congress, Washington, december 1950.)

Une liste de 110 publications dont quelques-unes touchent de près à Española. Chaque titre est suivi d'un bref résumé du contenu de l'étude. C'est un précieux catalogue.

P. M.

* * *

DIVERS

Recensement de la République d'Haïti.

Le Bureau de Recensement de la République d'Haïti a bien voulu envoyer à l'Institut Français une documentation fouillée sur les deux recensements réalisés dernièrement en Haïti : le premier (24 janvier 1949) fut un essai limité à Port-au-Prince; le second (du 7 au 19 août 1950) s'étendit à tout le territoire de la République, et bénéficia du secours des machines compteuses les plus modernes, à cartes perforées.

La volumineuse pochette qui nous est parvenue livre des documents où apparaissent dans toute leur clarté les principales étapes de ce travail gigantesque : répartition du territoire d'Haïti en arrondissements, communes etc..., lent travail de préparation des énumérateurs et des superviseurs, remplissage des fiches par les citoyens, leur métamorphose en cartes perforées, et enfin résultats définitifs.

J. T.

* * *

J. Dieudonné LUBIN

Les Fauves c'est nous, — petite thèse sociale.
(Imprimerie de l'Etat — Port-au-Prince, 1950, 41 p.)

Cet opuscule est consacré à la méchanceté humaine. L'auteur y développe des considérations qui, pour n'être pas toujours d'une grande originalité, n'en sont pas moins convaincantes.

S. C.

* * *

*Bulletin mensuel du Service d'Information,
de Presse et de Propagande.*

(Secrétariat d'Etat de la Présidence, No. 1, décembre 1950 --janvier 1951,
Port-au-Prince, 30 p.)

Le S.I.P.P. est déjà très connu dans la vie politique haïtienne. Ce premier bulletin qu'il fait paraître résume très clairement les activités des différents services publics. Son utilité est évidente. On lui souhaite, pour cela, une périodicité régulière.

P. M.



La semaine des hôpitaux de Paris.

(23, rue du Cherche-Midi, Paris VIe, numéro du 10 février 1951.)

Numéro spécial consacré à la médecine tropicale et à ses expériences dans les territoires de l'Union Française. On y trouvera en particulier :

— L'Union Française et l'avenir de la médecine tropicale — A. Siré.

— Le chancre pianique — Lésion primaire d'inoculation — M. L. R. Montel.

— Epilepsie et paludisme — Propos sur quelques publications récentes — D. Gallais.

P. M.

CHRONIQUE

Voyage présidentiel dans le Nord

Du 10 au 17 mars, Son Excellence Monsieur Paul Magloire a visité le Nord de la République. Après avoir traversé assez rapidement la province de l'Artibonite, le Chef de l'Etat qu'accompagnaient Madame Magloire, les officiers de la Maison Militaire, les Secrétaires et les Sous-Secrétaires d'Etat ainsi que de nombreuses personnalités politiques, a séjourné au Cap et longuement parcouru les environs de cette ancienne capitale.

Partout le premier Magistrat de la République a rencontré l'accueil le plus spontanément enthousiaste.

L'Institut français tout entier a été fier et touché de l'honneur que Son Excellence le Président de la République lui a fait en invitant M. et Mme. Simon Lando à l'accompagner au cours de ce voyage.

Son Excellence M. Camille Lhérisson, Secrétaire d'Etat de l'Education Nationale et de la Santé Publique a bien voulu nous adresser sur la tournée présidentielle, l'article que nous avons reproduit plus haut (1).

Séjour de M. André Mancel-Bize, conseiller commercial.

M. André Mancel-Bize, conseiller commercial près de l'Ambassade de France en résidence à la Havane, qui a récemment succédé à M. Lantier est arrivé à Port-au-Prince le 23 février. Le 26 il a été présenté à M. le Ministre des Relations Extérieures par Son Excellence M. Ludovic Chancel, Ambassadeur de France.

Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, licencié ès-lettres et licencié en Droit, diplômé de l'Ecole des Sciences politiques, M. Mancel-Bize après avoir servi brillamment comme officier tant en Afrique du Nord que dans les Forces Françaises de l'Intérieur, a été nommé successivement Auditeur puis Conseiller Référendaire à la Cour des Comptes. Il collabore à de savantes revues juridiques et financières et a publié en 1949 un livre intitulé : « L'Union douanière ou le mariage des nations ».

M. Mancel-Bize a quitté Port-au-Prince par avion le 8 mars, à destination de Ciudad-Trujillo et la Havane.

Les « Mardis » radiodiffusés de l'Institut français.

Voici la liste des conférences du 2e. cycle des « Mardis », pour l'année universitaire 1950-51 :

(1) Page 47.

- 16 janvier — Mme. Marthe de Fels : « Jardins de France ».
 23 janvier — Docteur Catts Pressoir : « Regards sur l'Amérique hispano-portugaise ».
 30 janvier — Mme. Léone Valenti : « Comédiens français, de Molière à Juvet ».
 13 février — Docteur Rodolphe Charmant : « Impressions et souvenir de voyage en Europe ».
 20 février — M. Gaston Duon : « La science du mensonge ».
 27 février — M. René Carré : « L'amour à travers la littérature, d'Homère à Oswald Durand ».
 6 mars — M. Paul Moral : « Qui a découvert l'Amérique ? »
 13 mars — M. Jacques Butterlin : « Pourquoi nos enfants nous ressemblent-ils ? »
 20 mars — Me. Dominique Hippolyte : « Les personnages féminins de Séna, de Fernand Hibbert ».

Après ces causeries, les films suivants ont été projetés :

« Fêtes galantes » — « L'Albigeois » — « Au carrefour des pistes » — « La lutte contre les maladies tropicales en Afrique Occidentale Française » — « Paysages et fleurs d'Haïti » — « Carnaval 1951 » (films réalisés par M. Gaston Duon) — Le « Vampire » — « Le Carnaval de Port-au-Prince » (film réalisé par le service cinématographique de l'Institut Français) et « Ombres et Paysages (Lamartine) » — « Montmartre et ses peintres » — L'Hippocampe ».

*

* *

Dans notre précédent numéro nous avons rendu compte des quatre premières conférences de ce cycle.

*

* *

Présentant aux habitués des mardis M. Gaston Duon, le cinquième orateur de ce cycle, M. Lando s'est exprimé en ces termes :

« Comment prendre du champ à son égard ? Comment s'élever au-dessus des liens serrés que tissent autour de nous deux des inclinations et des préoccupations communes dans la moindre n'est pas cette violente passion pour la photographie et le cinéma en couleur qui — chez lui du moins — produit les belles images que vous n'allez pas tarder à juger élogieusement. A force d'échanger avec lui presque quotidiennement conseils et suggestions sur les meilleurs éclairages à adopter, sur l'art de grouper, coller, découper nos films ou vues d'amateurs, la crainte me saisit d'avoir trop peu reconnu et vénéré en lui le haut fonctionnaire (senior officer) des Nations Unies, le savant statisticien, le professeur, l'expert de mainte conférence internationale, auteur de nombreux et solides ouvrages consacrés à la démographie.

« Voici un parisien de Paris — cette qualité vous sera signalée dans quelques instants par son accent, — ancien Directeur de notre Institut Na-

tional de la Statistique, ancien professeur à l'École Nationale d'Administration pépinière de nos diplomates et de nos « grands commis » prêté à long terme, si je puis ainsi dire, à l'Organisation des Nations Unies, et trop heureux de mettre son admirable compétence et son vaste savoir à la disposition de la République d'Haïti.

« Ceux qui lui rendent visite à son bureau de la Cité de l'Exposition où il s'efforce de concevoir et de « monter » une institution hautement utile à l'appareil administratif et gouvernemental, — peut-on gérer les intérêts d'un pays sans d'amples statistiques ? —, ceux qui écoutent ses leçons à la Faculté de Droit ne sauraient se tromper sur le dévouement avec lequel il accomplit une mission qu'il n'hésite pas à élargir bénévolement au profit de cette république antillaise dont l'hospitalité, et les riches virtualités lui sont, comme à tous les Français de cœur, tout particulièrement sensibles.

« Il est incontestablement de ceux dont le passage ici sera marqué de sillons durables ouverts à des semences fécondes.

« L'œuvre qu'il accomplit aux côtés de notre ami J. A. Wakefield, Britannique, animateur éclairé de l'assistance technique des Nations Unies et aux côtés d'autres missionnaires appartenant à des pays divers, mais servant un même idéal, nous inspire un très réconfortant respect, une confiance accrue en l'avenir d'Haïti et du monde ».

Après avoir développé d'ingénieux paradoxes sur le mensonge — évoquant ainsi pour plus d'un auditeur l'ombre chère d'Erasme et le souvenir de Cassou — M. Duon a défini les buts et les moyens de la statistique. Rien d'aride dans cet exposé, en dépit de l'austérité du sujet. Par d'heureux exemples choisis dans la réalité familière et habilement commentés, le conférencier nous a montré que si la statistique mérite parfois ce titre de « Science du mensonge » c'est seulement parce que les hommes sont souvent faillibles et leurs machines parfois imparfaites.

*
* * *

Des paroles d'accueil qu'adressait la semaine suivante le Directeur de l'Institut à M. René Carré, nous extrayons ce passage :

« L'amitié et l'estime réciproques où nous nous tenons est le fruit naturel de nos communs efforts à l'École Normale Supérieure. M. R. Carré y enseigne avec une brillante autorité les lettres et la pédagogie. Notre collaboration est le symbole de ce que les hommes de bonne volonté, venus d'horizons divers, peuvent ensemble harmonieusement accomplir. N'est-ce pas à cette fraternité que son pathétique discours, — il est encore dans toutes les mémoires — prononcé le 15 juillet dernier à la séance solennelle de clôture de l'Université en présence du Gouvernement, a fait écho ? Par dessus les querelles mesquines, il a exalté la conception d'un humanisme authentique réducteur des contradictions, autour d'un idéal qui apporte des apaisements à tous en même temps qu'une raison de vivre, de s'élever et une dignité égales.

« Pour M. Carré, ce ne sont pas là seulement des thèmes d'un exercice académique, mais les éléments d'une foi ardente, d'une doctrine constamment mise en pratique, d'une source d'inspiration intarissable.

« Après avoir, mené à bien ses études secondaires au Lycée Pétion, et largement honoré ses maîtres par les dons qu'il a manifestés, il s'inscrit à la Faculté de Droit de Port-au-Prince.

« Aussitôt sa licence conquise, (1935), il entre dans la carrière enseignante où il continue à donner, aujourd'hui encore, le meilleur de lui-même. Outre ses fonctions à l'Ecole Normale Supérieure, il remplit celles de sous-directeur du Collège de Port-au-Prince et de professeur de Philosophie au Lycée Pétion. Le grand public goûte beaucoup ses causeries philosophiques radiodiffusées de même que le journalisme d'une essence élevée qu'il pratique dans un quotidien de la capitale.

« M. René Carré met son point d'honneur à n'être qu'un intellectuel dédaigneux de toute compromission et de toute faiblesse. C'est à un labeur acharné qu'il doit sa fière indépendance. On sait ce qu'il coûte en Haïti de ne vivre que du produit de son savoir et de sa plume. Ce courage dicte l'admiration. S'il est partagé par une élite, par une ardente phalange, l'avenir spirituel de ce pays n'inspirera pas d'inquiétude ».

D'une longue excursion à travers la littérature universelle, qui l'a mené du vieil aède grec jusqu'au grand poète haïtien du siècle dernier, en passant par Virgile, Dante et Maurois, M. Carré a rapporté des conclusions toutes classiques. Mais il met à les défendre une telle fougue qu'il leur prête une vie nouvelle.

*
* *
*

C'est probablement Christophe Colomb qui a découvert l'Amérique. Fallait-il, penseront les esprits chagrins, accaparer notre attention pendant près d'une heure d'horloge pour nous conduire à cette conclusion originale ? Sans doute puisque tant d'autres du siècle dernier, et même contemporain en ont proposé de différentes qui n'ont pas encore perdu tout crédit.

Mêlant l'humour à l'érudition, M. Paul Moral a démontré que ni les Phéniciens ni les Grecs, ni les Maures ni les Bretons ne peuvent se glorifier d'avoir découvert le nouveau continent. Peut-être les Normands l'ont-ils touché; mais il est impossible de l'établir avec certitude; et même s'ils ont mis le pied sur la terre américaine, ils ne l'ont pas plus découverte que les nomades qui se soignent par les moisissures de leurs vieux cuirs n'ont inventé la pénicilline.

*
* *
*

Il est difficile à un professeur de parler sur l'autres sujets que ceux qu'il enseigne. Mais on attend d'une conférence qu'elle apporte un moment de détente et divertisse de quelque manière. M. Butterlin connaît le moyen

d'instruire et d'amuser à la fois. C'est ainsi que, le 13 mars, un sévère cours de génétique se transforma en une aimable causerie, intitulée « Pourquoi nos enfants nous ressemblent-ils ? »

*
* *
*

« Lui-même écrivain, poète, — et non des moindres, — dramaturge, avocat et orateur extrêmement académique, non moins que conférencier, Me. Dominique Hyppolite vient de se révéler prestigieux metteur en scène ». Ces lignes, que nous empruntons au quotidien **Haïti-Journal**, du 28 mars, mettent heureusement l'accent sur la qualité essentielle présentée par la causerie de l'ancien président de l'Alliance Française : en une heure, il réussit si bien à animer, pour la plus grande joie de son auditoire, les personnages féminins qui tournent autour de « Séna » ; il parvint si adroitement à faire revivre leurs aventures, que les auditeurs qui connaissaient le célèbre roman de Fernand Hibbert s'en allèrent avec le sentiment de l'avoir lu la veille, et les autres avec la conviction qu'ils allaient le lire le lendemain.

Séjour du professeur Jean Cuvillier.

Accomplissant un long voyage d'études et de conférences, M. Jean Cuvillier, professeur de Géologie appliquée à la Sorbonne, est arrivé à Port-au-Prince le dimanche 8 avril.

L'éminent visiteur a pris contact avec les autorités universitaires et les principales personnalités scientifiques de la capitale avec lesquelles il eut d'utiles entretiens.

Le lundi 9 avril à six heures du soir il prenait la parole à la Faculté de Médecine devant un auditoire nombreux et choisi aux premiers rangs duquel on notait la présence de LL. EE. MM. Camille Lhérisson, Secrétaire d'Etat de l'Education Nationale et de la Santé Publique, Luc Fouché, Secrétaire d'Etat à la Présidence, François Georges, Secrétaire d'Etat des Finances, de M. Pierre Ethéart, Recteur a.i. de l'Université d'Haïti, de M. le Doyen Mars et de S. E. M. Ludovic Chancel, Ambassadeur de France. Le sujet de cette causerie, la recherche de l'eau, qui présente en Haïti un intérêt tout particulier, exposé avec clarté et compétence, illustré de schémas, était bien de nature à retenir l'attention des spécialistes et même d'un auditoire plus profane.

M. Cuvillier a fait à l'Institut français l'honneur d'inaugurer son 3e. cycle de conférences publiques, en traitant, le mardi 10 avril à 8 heures du soir, de la recherche du pétrole. S. E. M. Pradel Pompilus, Sous-Secrétaire d'Etat de l'Education Nationale, M. l'Ambassadeur de France, M. le Recteur a.i. de l'Université et de nombreuses personnalités scientifiques et universitaires avaient tenu à honorer cette manifestation de leur présence. L'art du conférencier a permis à un nombreux public — on l'évaluait à plus de 600 personnes — de s'initier aux délicats problèmes que pose la recherche du pétrole.

« Cet hydrocarbure, expliqua-t-il, recherché avec tant de passion, a pour origine la transformation, à l'abri de l'air, sous l'influence des bactéries, dans les sédiments marins, de matières organiques, principalement de nature végétale (algues microscopiques).

On le rencontre surtout dans les terrains plissés, le long des chaînes montagneuses, qui, dans leur évolution, à partir d'une sédimentation active, en bordure des dépôts geosynclinaux, ont emprisonné, directement ou indirectement, des stockages plus ou moins importants de cette précieuse substance minérale.

La recherche du pétrole comporte donc, d'abord, l'étude structurale des terrains où son accumulation a pu se produire; cette recherche est essentiellement géologique. Elle s'accompagne souvent d'une prospection géophysique avec utilisation des méthodes surtout gravimétriques et sismiques. Dans tous les cas, il s'agit surtout de mettre en évidence l'existence d'anticlinaux dans lesquels une roche-magasin (ou réservoir) protégée par un encadrement de formations imperméables peut être atteinte par forage à des fins d'investigation et parfois d'exploitation. Les appareils de sondage sont aujourd'hui en mesure d'aller chercher le pétrole jusqu'au delà de 5.000 mètres de profondeur, même sous des plates-formes sous-marines. Le pétrole, très migrateur, se déplace aussi bien latéralement que verticalement, d'où les difficultés de sa prospection.

La connaissance lithologique et stratigraphique des terrains explorés est indispensable à la recherche méthodique du pétrole; elle est surtout possible grâce aux procédés scientifiques de la **micropétrographie**; les roches tendres et tamisées, fournissent des **microfaunes** qui permettent de dater les sédiments traversés; les roches dures, taillées en sections très minces, donnent des **microfaciès** également caractérisés par des associations minéralogiques et paléontologiques; grâce à celles-ci, les positions stratigraphiques de la sonde peuvent être rigoureusement établies, au fur et à mesure de sa progression.

Les réserves de pétrole sont encore considérables; pour l'avenir, il semble que le Proche-Orient soit appelé à prendre la place des pays actuellement grands producteurs de l'Or Noir ».

Ce trop bref résumé ne peut malheureusement donner l'idée de l'agrément de cet exposé dont la rigueur scientifique ne s'encombrait d'aucun pédantisme et s'égayait parfois d'une anecdote pittoresque ou d'un piquant souvenir personnel. De nombreuses vues projetées par les soins de M. Butterlin illustrèrent cette conférence et en fin de soirée fut présenté le beau film de Jean Painlevé, « Notre Planète, la Terre ».

M. Jean Cuvillier a quitté Port-au-Prince le mercredi 11 avril à destination de la Havane. On aurait souhaité que son séjour en Haïti pût se prolonger encore tant le savant modeste et l'homme affable avait gagné l'estime et la sympathie de tous.

Expositions

Le 10 février, l'exposition intitulée « Manifestations parisiennes » réunissait des photographies illustrant des sujets variés : Salon de l'auto, de la photo, de la jeune sculpture, salon nautique, théâtre, cinéma, danse.

Une vitrine avait été réservée pour les poupées dues au talent de Mme. Valenti et figurant les grands comédiens français de Molière à Jouvet.

Le 27 février, M. Jacques Butterlin, professeur à l'Institut français a organisé une exposition d'insectes et de poissons d'Haïti. Des ouvrages scientifiques illustrés étaient présentés dans une vitrine spéciale et de nombreuses photographies avaient été groupées sous les rubriques : Microscope — Physiologie — Optique — Fleurs et fruits de France.

Le 4 avril, sous le titre « l'Art et la Mode », une exposition groupait des photographies relatives aux nouveautés de printemps à Paris (chapeaux, robes du soir, souliers), ainsi que des reproductions des chefs-d'œuvre des ébénistes, des céramistes, des sculpteurs et des peintres français.

Un panneau était consacré à Gide et à Claudel.

Parallèlement, la vitrine consacrée aux « Livres du Mois » expose les dernières nouveautés parues à Paris.

*
* * *

Séances cinématographiques

Le 24 février, l'Institut Français a organisé une séance récréative, spécialement destinée aux enfants et aux adolescents. Deux films ont été projetés : « Les malheurs de Sophie » (mise en scène de Jacqueline Audry) et « Zanzabelle à Paris » (mise en scène d'André Paulvé).

Cette manifestation remporta un tel succès que le même programme fut présenté de nouveau le 3 mars, afin de donner satisfaction aux nombreux spectateurs qui n'avaient pu trouver place dans l'auditorium de l'Institut français, lors de la première séance.

Le 15 mars, les professeurs, les médecins et les étudiants en médecine ont été conviés à la projection de six films de court métrage, réalisés par les professeurs Commandon et Fombrune, de l'Institut Pasteur, ainsi que de deux films de Jean Painlevé « Le Vampire » et « L'Hippocampe ».

*Les fiches critiques publiées dans ce numéro,
pages 41 - 46 sont extraites de la*

« SELECTION DES LIBRAIRES DE FRANCE »

éditée par la

MAISON DU LIVRE FRANÇAIS

4, rue Félibien, Paris VIe.

RENAULT

a révolutionné le marché de l'automobile en Haïti.

*Plus de 100 4CV depuis un an à Port-au-Prince ont
prouvé qu'une voiture peut être :*

- bon marché*
- économique*
- légère*

*et rendre dans un rayon donné les mêmes services
qu'une grosse et lourde voiture.*

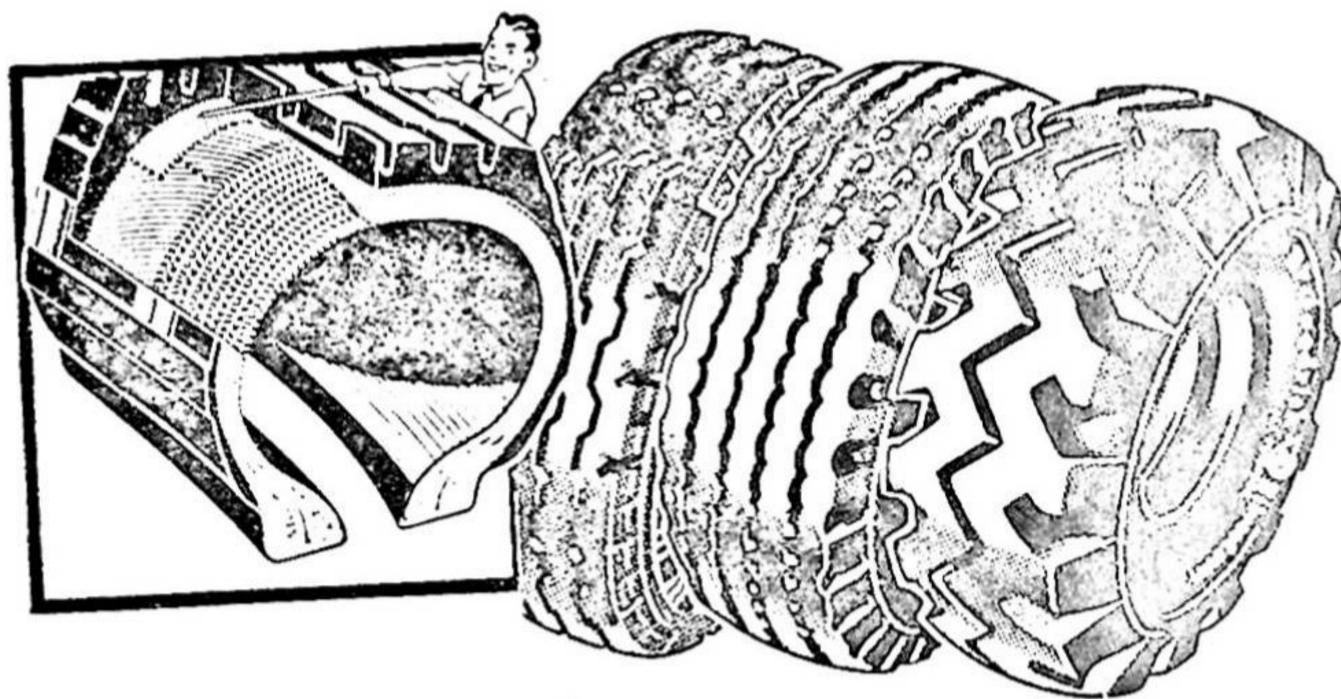
Pour les dures routes de Province : La Renault Prairie — 10 places.

RENAULT habille vos besoins de transport sur mesure.

**Concessionnaire pour Haïti
L'ABEILLE — Port-au-Prince.**

INTERNATIONAL COMPANY

B.F. Goodrich



PNEUS ET TUBES

Pour voitures et camions, reconnus de qualité supérieure.
Assortiment complet en stock.

en vente chez

WILLIAM NARR

Rue des Fronts Forts

Distributeur

Port-au-Prince

LES COURS DE GRAMMAIRE

par Claude Augé

qui sont adaptés au Pays

sont maintenant édités par la Maison

HENRI DESCHAMPS

Port-au-Prince.

BANQUE

NATIONALE

DE LA

REPUBLIQUE

D'

HAITI

BANQUE DE L'ETAT

BANQUE D'EMISSION

LOCATION DE COFFRES-FORTS

**EXECUTE TOUTES OPERATIONS DE BANQUE
DANS LE PAYS ET A L'ETRANGER**

*Nous avons l'honneur de solliciter vos comptes
de chèques et de Caisse d'Epargne, les opé-
rations que vous voudrez bien nous confier
auront notre attention particulière.*

Pièces de Rechange
Voitures 6 & 8
Cylindres



Garage 1ère Classe
Station - Wagon
Pick - Ups

HAITI MOTORS S. A.

Grand'Rue

Phones : 3134 - 2772

Camions de toutes sortes

Tracteurs et Charrues

F. G. NAUDE
Dépositaire de Produits
de qualité

Cable : NODECO

P.O.B. A-147
PORT-AU-PRINCE, HAITI
TELEPHONE 3723 - 2175

LA VOITURE DE L'« EPOQUE » « CITROEN »

Une merveilleuse stabilité et une excellente suspension — une aptitude sans pareille à prendre les virages sans « roulis » et sans risque de dérapage — une direction précise et sûre — des accélérations vigoureuses — des freins hydrauliques progressifs et puissants...

Une carrosserie TOUT-ACIER à chassis intégré formant un tout homogène à la fois léger et résistant — des sièges confortables — une large visibilité — un plancher uniformément plat — des lignes extérieures surbaissées, profilées, racées...

Toutes ces caractéristiques essentielles et bien d'autres détails de construction confèrent à la « Traction-Avant » CITROEN ses qualités proverbiales de SECURITE, de CONFORT, de MANIABILITE, de RAPIDITE, d'ECONOMIE et en font véritablement la Voiture de l'époque.

L. Preetzmann-Aggerholm & Co.
Rue du Quai
Port-au-Prince
Haiti

IMPORT

EXPORT

RETAIL

The Souvenir Shop

PAQUIN — GAETJENS

RUE DU QUAI

PORT-AU-PRINCE, HAITI

Cadeaux en tous genres.
Articles de fabrication haïtienne
Parfums Français

ENGLISH SPOKEN
HABLA ESPANOL

SOUSHOP
CABLE ADDRESS
TELEPHONE : 2795

LA PERLE DES ANTILLES

MAISON MME. JAMES EWALD

IMPORT

EXPORT

Angle des rues du Magasin de l'Etat et des Fronts-Forts

P. O. Box A-152 — Phone 2724

PORT-AU-PRINCE, HAITI

Mesdames, Mesdemoiselles,

Avez-vous déjà entendu parler du célèbre Institut de Beauté du Dr. Payot à Paris 10, rue de Castiglione, où chaque femme peut malgré son âge avoir un teint de jeune fille — où chaque jeune fille peut être assurée que malgré les effets de l'âge auquel malheureusement personne n'échappe — elle conservera cet admirable teint tant envié et que les rides tellement appréhendées — ne trouvent pas de prise grâce aux merveilleux produits de beauté — étudiés avec soin et sagesse par le Dr. Payot qui s'est voué à sa jeunesse. Bientôt vous n'aurez rien à envier à toutes ces belles dames que l'on voit et admire tant et dont on ne connaît pas le secret de cette éternelle jeunesse.

Ces produits vous les trouverez chez Mme. James Ewald, maison « La Perle des Antilles » qui a profité de son séjour à Paris pour connaître l'application de la célèbre méthode du Dr. Payot et se tiendra à votre disposition, Mesdames et Mesdemoiselles, pour vous mettre au courant de l'usage de ces admirables et divers produits de beauté uniques en Haïti

Elle vous offre en outre le magnifique produit Maskoderm lequel après une application de 20 minutes seulement vous donnera un teint d'une fraîcheur splendide et que vous garderez, malgré toute une nuit de danse, et qui servira en même temps de fond de teint.

La pommade pour cuir chevelu peut-être employée — même par les personnes qui ont l'habitude de faire repasser les cheveux. Avec cette pommade le lissage dure très longtemps, donne un lustre et une souplesse merveilleux à la chevelure, sans le grand inconvénient de cet aspect grasseyé qui est le cauchemar de tant de dames.

L'expérience en a été faite en Haïti et a donné des résultats tout à fait concluants.

« La Perle des Antilles » vous attend Mesdames, Mesdemoiselles et vous profiterez de l'occasion pour voir par vous même tous les jolis souliers et sacs à main faits en sisal — son rayon de parfumerie — ses broderies et enfin tous les articles de choix qu'elle tient à votre disposition.

MERCI D'AVANCE.

DENIS & Co.

MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1909

SPECIALITES :

Matériaux de construction

Tissus et articles pour hommes

Palm Beach, fabrication française

Toile de lin pour drap, fabrication française

Baptiste pur fil, fabrication française

Vins de Bordeaux, marque « Perpezat »

Liqueurs de Bordeaux, marque « Perpezat »

A la Maison DENIS & Co., vous aurez toujours soin, promptitude et satisfaction.

RHUM BARBANCOURT

Apprécié depuis 1862

Port-au-Prince
Tel. 2756

PHARMACIE SEJOURNE

Fondée en 1864

ETIENNE SEJOURNE
(1864-1889)

FREMY SEJOURNE
(1889-1937)

RAOUL et MAX SEJOURNE
(1937)

LABORATOIRE D'ANALYSES

Laboratoire de préparation d'ampoules stérilisées — Port-au-Prince

IMPORT

RETAIL

EXPORT

FISHER ART & CURIO SHOP

53 - 55 RUE DU QUAI

TELEPHONE : 3145

PARFUMERIE FRANÇAISE
ARTICLES EN ACAJOU, SISAL, ECAILLE
VINS ET COGNACS FRANÇAIS

